



ASCENSION

« Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; je vais vous préparer une place. » (Jn 14,2)

Notre Père a montré, dans son commentaire de l'Évangile de saint Jean, que ces paroles de Jésus

convenaient aussi bien au jour de l'Ascension, avant de s'élever dans le ciel, qu'à la veille de sa Passion où saint Jean les place dans son Évangile. Au moment de quitter ses disciples, Jésus affermit



MISE AU TOMBEAU DE CHAOURCE,

sculptée au début du seizième siècle, quelques années après que le Saint Suaire a séjourné non loin de Chaource, dans la collégiale de Lirey, où il avait été rapporté d'Orient.

Émile Mâle, notre grand spécialiste de l'art médiéval, n'hésitait pas à placer cette œuvre magnifique au premier rang des Mises au tombeau :

« Après l'horreur de la Passion, les vociférations et les outrages de la foule, Jésus reposa enfin dans la paix et le demi-jour, entouré de ceux qui l'aiment... Pas une femme ne fait un geste. On ne voit pas autre chose que des visages doucement inclinés et des yeux baissés. Jamais on n'exprima plus simplement émotion plus profonde. »

Le visage de la Vierge Marie contemplant celui de son Fils est d'une intensité particulièrement poignante ! Il exprime une douleur profonde, intime, mais offerte en communion avec le Sacrifice de son Fils.

leur foi et leur espérance par cette merveilleuse promesse qui, depuis, remplit le cœur de l'Église d'une attente inconfusable :

« Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, à nouveau je viendrai et je vous prendrai près de moi afin que, là où je suis, vous aussi vous soyez. »

En montant au Ciel, par un déplacement local, sous les yeux de ses disciples, Jésus *« nous prépare une place »*, c'est-à-dire crée un lieu autre que la terre dont il vient. La Sainte Vierge le rejoindra corps et âme le jour de l'Assomption. Et de là-haut ils reviendront pour que les disciples aillent les rejoindre où ils sont.

Sans quitter le Père, cependant, auprès duquel ils ont leur séjour permanent, Jésus et Marie reviennent parmi les leurs pour les *« prendre »* près d'eux.

Pour suivre Jésus et Marie dans la maison du Père, il faut lui plaire. Le déplacement local doit être préparé, mérité, anticipé par un déplacement spirituel. Il faut vivre déjà en Dieu. Et le chemin pour vivre en Dieu, c'est Jésus : *« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi. »* (Jn 14,6)

La *« Voie »*, ou le *« Chemin »*, c'est l'accès au Père que *« nul n'a jamais vu »* (Jn 1,18) mais que lui, Jésus, connaît parce qu'il vient d'auprès de lui et qu'il retourne auprès de lui (Jn 13,3). À Fatima, la Vierge Marie a promis à Lucie : *« Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu. »* (13 juin 1917) Parce que son Cœur Immaculé ne fait qu'un seul *« chemin »* vers le Père avec le Cœur Sacré de Jésus.

Pour aller au Père, il faut passer par Jésus et Marie, entrer dans leur Cœur eucharistique très unique. Par la *dévotion réparatrice* instituée par Notre-Dame de Fatima, le 13 juin 1917, lorsqu'elle a dit à Lucie, François et Jacinthe :

« Jésus veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut ; ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »

Quelles paroles stupéfiantes ! Une incroyable facilité nous est offerte pour être sauvés : il nous suffit d'adopter la prédilection du Cœur de Jésus pour la Vierge Immaculée, et de le lui prouver en accomplissant ses *« petites demandes »*.

Par ces paroles, Notre-Dame nous révèle le Cœur de Dieu et ce que ce Cœur a de plus cher : le Cœur Immaculé de sa Mère. DIEU VEUT que ce Cœur Immaculé règne afin que lui-même,

Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu trois fois saint, soit *« glorifié »*, c'est-à-dire satisfait dans son amour majeur. Il aime Marie plus que tout, éternellement, d'un amour de prédilection sans égal, et IL VEUT qu'elle soit glorifiée, honorée, aimée, servie par toutes ses autres créatures. C'est de cet amour premier, infini, pour la Vierge Marie, l'Immaculée Conception, que découle sa volonté absolue de faire d'elle la Médiatrice universelle du salut de nos âmes.

De quel *« salut »* s'agit-il ? Il s'agit d'échapper à l'Enfer et d'aller au Ciel. L'Enfer existe et nous pouvons y tomber si nous cédon à la désorientation diabolique qui a assiégé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus elle-même au cours de sa dernière maladie : *« Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : “Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant.” »* (HISTOIRE D'UNE ÂME, Manuscrit C folio 6, v°)

On peut dire que la *“CONVENTION CITOYENNE SUR LA FIN DE VIE”*, convoquée par Emmanuel Macron à l'automne 2022, a remis ses *« recommandations »* à l'Élysée, le dimanche 2 avril 2023, sur *“LA FIN DE VIE”*, dans les mêmes termes que la *« voix des pécheurs »* entendue par Thérèse, laissant paraître le même objectif : tenter les âmes sur le point de paraître devant leur Dieu, avec la *“bénédictio”* d'une loi républicaine, de commettre l'acte ultime de désespoir que constitue un suicide, doublé d'un crime commis par ceux qui procéderaient intentionnellement à une injection létale, car l'euthanasie est un meurtre dont l'intention est de fermer les portes du Ciel aux âmes et les conduire en douceur, sans souffrance, en toute inconscience dans les voies larges de l'Enfer.

C'est pourquoi vouloir rassembler une majorité pour empêcher la légalisation de l'euthanasie, ou toute autre forme de mort *“assistée”*, est non seulement une illusion, mais une faute. Car accepter de participer à une discussion démocratique sur un pareil sujet au nom de sa seule conscience personnelle est déjà faire le jeu de Satan à l'exemple de nos premiers parents, Adam et Ève qui voulaient être *« comme Dieu »*. La seule chose à faire est d'en appeler à la bénie Immaculée qui écrase la tête du Serpent maudit.

(père Bruno de Jésus-Marie.

« TA PENSÉE DE LA MORT »

(saint Charles de Foucauld)

I. LES FINS DERNIÈRES

EN Occident, l'accompagnement des incurables et des mourants n'est pas nouveau. Souvent oubliés par les bien portants, ils ont été l'objet des soins particuliers de Notre-Seigneur et de l'Église. Dans la société traditionnelle, disons celle d'avant-guerre, « l'accompagnement des mourants est d'abord et avant tout, une pratique domestique. Cette dernière concerne essentiellement la famille et les proches du malade. Les hôtels-Dieu, fondés par les évêques et administrés par leurs chapitres, sont des hospices qui accueillent les indigents malades qui ne peuvent bénéficier des soins d'une famille. Ce devoir de charité à l'égard des mourants procède de la pastorale des fins dernières, qui recommande de tout mettre en œuvre pour permettre au mourant de faire une mort sainte et d'assurer le salut de son âme. Dans ce contexte, il n'est guère question de soulager ou d'améliorer le confort du malade, mais plutôt de le persuader de faire pénitence et d'implorer la miséricorde de Dieu, en l'invitant à offrir ses souffrances en rémission de ses péchés. Cette pastorale est résumée dans des manuels pleins de bon sens de la "bonne mort", dont saint Joseph est le patron, lui qui est mort entre les bras de Jésus et Marie. Destinés aux proches, la publication de ces manuels s'étend du quinzième au début du dix-huitième siècle. Ils décrivent les différentes tentations qui attendent l'agonisant et proposent des résolutions à prendre afin de "réussir" sa sortie de la vie et de garantir son entrée en Paradis. » (ACCOMPAGNER, Michèle-H. Salamagne, 2015)

Les incurables furent pris en compte par les hôpitaux plus tard, lors de la fondation de l'Hôpital général par Louis XIV en 1656. Le soin de ces patients prend un nouvel élan avec Jeanne Garnier, une Lyonnaise qui, après avoir perdu successivement son mari et ses deux jeunes enfants, se dévoue totalement à Jésus crucifié en secourant les femmes incurables. À vingt-quatre ans, elle consacre tout son temps et sa fortune à leurs soins dans un esprit de charité et de souci du salut des âmes, les logeant dans sa propre maison, rythmant leurs journées selon une règle religieuse et les accompagnant jusqu'à leur mort sous le signe de la Croix. L'Œuvre des Dames du Calvaire commencée en 1842 à Lyon sur la colline de Fourvière au pied de l'Immaculée, inspira d'autres pieuses femmes, à créer d'autres "Calvaires" en France et à l'étranger.

Mais après la Deuxième Guerre mondiale, la crise religieuse conjuguée aux progrès de la médecine change les mœurs. La facilité d'accéder aux soins

et à l'hôpital font apparaître plusieurs évolutions importantes que l'abbé de Nantes résume ainsi : « *Le malade, de sujet devient objet, de questionné devient questionneur avide et frustré, de responsable de soi devient patient inerte et soumis, comme une machine en réparation.* » Quand vient la fin, « *l'homme cesse d'être le maître souverain de sa mort, et en est systématiquement, tyranniquement dépossédé, volé.* ». Le prêtre est de moins en moins appelé au chevet du mourant, et de moins en moins autorisé à s'y rendre, quand ce n'est pas le prêtre lui-même, hélas ! qui refuse d'y aller. Il est dit désormais que c'est un sort heureux de ne pas se voir mourir, quand pour nos pères cela paraissait un châtement (*L'ONCTION DES MALADES*, CRC n° 119, juillet 1977, p. 4-5).

Dans les années 1970, alors qu'une majorité de Français décèdent à l'hôpital – aujourd'hui les trois quarts des décès surviennent au sein d'un établissement de soins – cette médecine sans religion se caractérise par son omnipotence qui sacrifie l'humain au profit de la technicité. L'opinion retient l'image emblématique de la mort en réanimation qui, sous prétexte de redonner la vie, s'acharne sur le malade, sans tenir compte de sa douleur psychique, de son accompagnement ni surtout du salut de son âme.

C'est alors que se dessine l'apparition d'une nouvelle période de l'existence, la "fin de vie". Autrefois, « *la population était jeune, écrit l'abbé de Nantes, dans une société où l'espérance de vie ne dépassait pas vingt à vingt-cinq ans. La maladie était souvent le signe d'une crise de santé aiguë dont le dénouement devait être rapide. Peu d'incurables ou d'invalides. On guérit ou on meurt.* » Désormais, avec l'allongement de l'espérance de vie, les affres de la maladie et de l'agonie deviennent davantage visibles des proches, mais aussi du corps médical qui ne supporte pas cette situation. Pour éviter ce sentiment d'impuissance, bien des médecins se réfugient dans les actes techniques, les réanimations jusqu'au-boutistes, l'acharnement thérapeutique, puis, quand ils ne peuvent plus rien, mettent les mourants à l'écart, dans une chambre "au bout du couloir". Les souffrances de ces derniers ne sont alors, le plus souvent, pas soulagées, car les effets secondaires de la morphine (dépression respiratoire, confusion mentale) font peur. Quand elle devient intolérable, pour le patient ou pour le médecin ! les équipes ont recours à l'injection létale qui plonge le mourant dans un coma artificiel. Selon la seule étude disponible, qui date de 2009 et qui extrapole les résultats obtenus sur un échantillon

de 4700 décès, on estime à 3000 par an le nombre d'euthanasies et de sédations terminales en France.

Sous prétexte de refuser l'acharnement thérapeutique et cette mort technicisée et déshumanisée, les francs-maçons veulent imposer à la société une alternative, l'euthanasie sans égard pour l'au-delà de la mort.

Si la mort est une fin inexorable et absolue de toute existence humaine, de fait, pourquoi prolonger une vie, de toute façon sans prix, lorsqu'elle est ressentie comme insupportable ? Au nom de qui et de quoi priver quiconque de la possibilité de se jeter dans le néant pour faire ainsi disparaître à jamais d'indicibles souffrances ? Seuls les chrétiens, illuminés de l'intelligence que leur procure la foi catholique peuvent répondre à cette question, car ils savent, par la résurrection de Notre-Seigneur, revenu de la mort endurée sur la Croix, qu'une vie nouvelle nous attend après la mort qui n'est donc qu'un passage. Mais avec cette tragique alternative : le Ciel ou l'Enfer et pour l'éternité ! Or cette alternative, toute dépendante de la sainteté de Justice et de Miséricorde du Bon Dieu, et confiée au Cœur Immaculé de Marie, est déterminée par la vie que chacun mène sur cette terre, et en particulier, par la manière de rendre à Dieu son âme qui vient de Lui seul.

L'acceptation lucide de la mort avec toutes ses angoisses, ses peines et ses souffrances qui l'accompagnent nécessairement, mais qui ne durent qu'un temps, en fait un acte ultime de foi et d'amour rendu à Dieu par sa créature, dont Jésus nous offre le modèle "unique" sur la Croix.

Dès lors, seule l'Église a autorité et sagesse pour se prononcer en dernier recours sur les questions morales très difficiles posées par les progrès de la médecine moderne et auxquelles sont confrontés les grands malades, en particulier ceux qui sont sur le point d'achever leur pèlerinage en cette vallée de larmes, ainsi que leurs familles et même les médecins : qu'est-il permis de faire au regard du Bon Dieu ?

Or l'État républicain s'est arrogé le droit de décider, de légiférer dans ce domaine éminemment religieux et pour lequel il s'est ostensiblement crevé les yeux en ayant par principe exclu l'Église par haine du Bon Dieu. Ainsi un sujet, dont dépend le salut des âmes, est livré de façon absolument sacrilège à la discussion démocratique, avec à la clef toutes les passions politiques, médiatiques, électorales où tout, absolument tout est biaisé.

En revanche, il existe une force qui, elle, n'a pas les "yeux crevés". C'est la franc-maçonnerie qui, dans cette affaire, mène la danse comme nous allons le montrer. Son objectif est bien arrêté et bien précis et elle sait prendre le temps et les moyens pour y

parvenir : tenter les âmes sur le point de paraître devant leur Dieu, avec la "bénédiction" d'une loi républicaine, de commettre l'acte ultime de désespoir que constitue un suicide et quel qu'en soit le motif, doublé de complicités voire même d'un crime commis par ceux qui procéderaient intentionnellement à une injection létale, car l'euthanasie est un meurtre.

UN COMBAT MAÇONNIQUE

Henri Caillavet est un franc-maçon qui eut une grande influence dans la période d'après-guerre. Il fut initié au Grand Orient de France en 1935 à vingt et un ans, ce qui est assez rare pour être signalé, et décéda en 2013. Proche des milieux libertaires et anarchistes, il faisait du trafic d'armes au profit des Brigades internationales qui se battaient au côté des républicains espagnols. Pendant la guerre, il fut poursuivi par le maréchal Pétain et plus tard, en tant que parlementaire, il fut membre de la Haute Cour de Justice chargée de juger certains responsables du régime de Vichy. Ancien député et ministre sous la IV^e République et sénateur sous la V^e, il devint une sommité du Grand Orient et fut pendant de nombreuses années président de la "*Fraternelle parlementaire*", l'association des parlementaires francs-maçons.

Il s'illustra par une intense activité de législateur dans les questions morales et sociales. Il prépara nombre de textes sur les dons d'organes, l'insémination artificielle, l'avortement, le divorce par consentement mutuel, l'internement psychiatrique... « *Permettre à un enfant handicapé de venir au monde, soutenait-il, est une faute parentale et peut-être même le témoignage d'un égoïsme démesuré.* » (*Mort d'Henri Caillavet, ancien ministre, LE FIGARO* du 27 février 2013)

Il a aussi fait des propositions de loi sur l'homosexualité et le transsexualisme.

Sénateur radical-socialiste, il est l'auteur en 1976 de la première proposition de loi tendant à la légalisation de l'euthanasie. « *Suicide assisté et euthanasie sont des programmes francs-maçons* », expliquait-il. Fort heureusement, le Sénat rejeta cette proposition de loi en 1978.

Malgré cet échec, la franc-maçonnerie n'abandonna pas son projet. Caillavet travailla dans les coulisses avec un acharnement de démon. Dès le début des années 1980, avec d'autres "frères", il crée l'*Association pour le droit de mourir dans la dignité* (ADMD) qui, au fil des ans et à la suite d'une intense collaboration avec les loges, finira par être à la pointe du combat pour obtenir la légalisation en France de l'euthanasie et du suicide assisté. Soutenues par un comité de personnalités issues du monde politique, universitaire, médiatique et scientifique, leurs initiatives sont puissamment relayées par les médias.

Comme l'a écrit Serge Abad-Gallardo, un franc-maçon converti, animé d'une grande foi chrétienne et d'un rare courage, dans son livre *FIN DE VIE : LES MANŒUVRES MAÇONNIQUES POUR LE "DROIT À MOURIR"* : « *Le débat actuel sur la question de l'euthanasie ne doit rien à un quelconque hasard, à une prétendue "évolution de la société", à un plébiscite des peuples, mais tout à une sorte de "coup d'État" progressif et subreptice de la franc-maçonnerie. Et derrière cette démarche maçonnique se dissimule en réalité une idéologie que l'Institution initiatique (qui règle le recrutement de la franc-maçonnerie) s'emploie à imposer depuis sa création : un bouleversement complet de notre paradigme social et anthropologique* » (*FIN DE VIE*, Abad-Gallardo, p. 21).

LES SOINS PALLIATIFS

En 1985, le ministère de la Santé crée un groupe de travail sur les conditions des mourants, et des débats naît la Circulaire Laroque qui officialise en 1986 l'existence des *soins palliatifs* en France. Cinq ans plus tard, une loi en fait une mission de l'hôpital.

Entre la mort médicalisée et l'euthanasie, les soins palliatifs se présentent comme une troisième voie, plus "humaine", plus "sociale", plus "solidaire", permettant de répondre à un grand nombre de situations vécues par les personnes incurables ou mourantes.

En effet, cette science médicale, dont on trouve les principes dans les anciennes œuvres de charité catholiques, fit d'immenses progrès techniques dans les années 1970. Elle consiste à apporter au patient atteint d'une maladie grave, évolutive ou terminale, chez lui ou en unité hospitalière, des soins actifs, non pas pour le guérir, ce qui n'est plus possible, mais pour diminuer sa souffrance et tous les symptômes éprouvants en intégrant la dimension psychique, sociale et spirituelle du malade et en considérant la mort comme un processus naturel.

Professionnels et bénévoles confondus trouvent dans l'émergence des soins palliatifs une nouvelle attitude à l'égard des incurables et des mourants. On s'adresse au malade comme à un être humain, et non comme à un objet. Si possible, on cherche à le renvoyer chez lui : ce qui est le cas de 30 % des malades entrés en unité de soins palliatifs.

On peut distinguer trois types de soutiens apportés à ce genre de soins : les médecins bien sûr, les humanistes et les chrétiens.

Chrétiens et une partie des humanistes se retrouvent pour soutenir l'existence et le progrès des soins palliatifs qui permettent tout à la fois d'éviter les excès inhumains de la médecine, de soulager efficacement 95 % des malades et mourants et d'éviter ainsi la "solution" de l'euthanasie. L'Église invoque le devoir de soigner *tout l'homme*, dans sa dimension physio-

logique, psychologique, familiale et *surtout* spirituelle, et voit dans les "*soins palliatifs*" la possibilité pour les personnels médicaux catholiques de concilier obéissance à la loi évangélique et respect de leurs obligations professionnelles. Cependant, et c'est là leur erreur majeure, se cantonnant à une argumentation strictement rationnelle pour la rendre acceptable aux yeux des humanistes, nos évêques renoncent à leur autorité qu'ils tiennent de Notre-Seigneur, et à leur mission surnaturelle de préparer les âmes à entrer dans la vie éternelle.

Cependant les francs-maçons font remarquer que les soins palliatifs sont certes efficaces, mais pas dans tous les cas. Et lorsque les douleurs sont intolérables, il n'y aurait, selon eux, pas d'autre solution que de recourir à l'euthanasie. Ne tenant aucun compte des discours de nos évêques, ils exploitent à fond leur abandon de poste, leur trahison.

La première unité de soins palliatifs (USP) française ouvre à l'hôpital international de la Cité universitaire de Paris. Rapidement, parce qu'ils partagent des objectifs médicaux très proches et parce qu'ils refusent en particulier d'envisager de donner la mort dans leurs unités, un grand nombre de professionnels de santé et d'associations d'accompagnement, décident de conjuguer leurs efforts et créent en 1989 la *Société Française d'Accompagnement et de soins Palliatifs* (SFAP) pour représenter ensemble les intérêts du mouvement des soins palliatifs auprès des pouvoirs publics, des sociétés médicales et des mouvements associatifs. Au fil du temps, cette société et d'autres associations de soutien vont s'opposer de plus en plus ouvertement aux partisans de l'euthanasie.

Une autre instance prendra une importance dans le débat sur l'euthanasie, le *Comité Consultatif National d'Éthique pour les sciences de la vie et de la santé* (CCNE). Créé en 1983 par le président Mitterrand à la suite du premier bébé français conçu par fécondation *in vitro*, ce comité pluridisciplinaire de réflexion, qui peut être saisi par des organismes divers, voire par le gouvernement ou par le chef de l'État, a pour mission de répondre, selon le site officiel, à des « *questions de société soulevées par les progrès de la connaissance dans les domaines de la biologie, de la médecine et de la santé* », comme le don des éléments du corps humain, la fin de vie, la génomique et surtout l'assistance médicale à la procréation. Son rôle est en réalité de donner une autorité morale aux lois les plus immorales que les gouvernants veulent donner à la France.

Habilement et pour faire croire à l'opinion publique qu'on peut tirer de tout débat un vaste consensus, il a été décidé que sa méthode de discussion reposerait « *sur l'élaboration de repères qui soient valables pour tous et admis par tous, et qui ne se limitent pas à un catalogue d'autorisations*

et d'interdits, mais se fondent au contraire sur des valeurs communes ». Il ne s'agit donc pas de savoir au nom de quels principes on interdit telle pratique, mais au nom de quels arguments on dénonce ou on approuve cette même pratique. Les avis du CCNE, qui compte aujourd'hui cent quarante et un membres, parachèvent la délibération collégiale d'une assemblée nombreuse composée d'un président et de trente-neuf membres (médecins, chercheurs, philosophes, juristes, théologiens) nommés pour quatre ans renouvelables.

Officiellement, ses avis n'ont pas force de décision politique et ne sont que consultatifs : il revient au législateur de trancher, quelle que soit la position prise par le CCNE. Cependant, le CCNE étant perçu comme une instance légitime et prestigieuse, les pouvoirs politiques le prennent en haute considération.

LA LOI LEONETTI DE 2005

La lutte de la franc-maçonnerie pour l'euthanasie a pris au cours des vingt dernières années une virulence nouvelle à la faveur de plusieurs affaires médicales hors du commun qu'elle a habilement exploitées. Serge Abad-Gallardo a expliqué dans son livre plusieurs étapes de ce « *coup d'État* », auxquelles j'ajouterai quelques faits supplémentaires.

L'une de ces premières affaires commence le 24 décembre 2000, lorsque « Vincent Humbert, jeune sapeur-pompier de dix-neuf ans était victime d'un accident de la route. À la sortie d'un coma de six mois, il se retrouva, tétraplégique, aveugle, muet (...), mais toujours lucide (...). Après deux ans de combat, les médecins lui annoncent que son corps ne peut se rétablir. Sa mère transmet au président de la République de l'époque, Jacques Chirac, la demande de son fils : « *Je vous demande le droit de mourir.* » Le Président répond qu'il « *n'a pas le droit* » d'accéder à sa requête.

« C'est dans ces circonstances que sa mère, Marie Humbert, annonce dans l'émission SEPT À HUIT, le 21 septembre 2003, qu'elle « *l'aidera à mourir* ». Trois jours après cette déclaration publique, elle lui fit une injection de pentobarbital de sodium à forte dose. Mais elle ne réussit qu'à le plonger dans un profond coma. Vincent Humbert est admis dans le service de réanimation du docteur Chaussoy, alors que sa mère est placée en garde à vue. À la suite d'une réunion collégiale, le médecin arrêta la réanimation. Mais Vincent fut victime d'une série de gasps, il se redressa brusquement sur son lit en cherchant à aspirer de l'air. Le docteur lui administra alors du potassium afin de faire cesser ces gasps. Vincent fut donc euthanasié le 26 septembre 2003. Le médecin et la mère furent mis en examen pour « empoisonnement avec préméditation ». L'instruction fut « lourde et dou-

loureuse », mais la juge d'instruction, Anne Morvant, décida le non-lieu général, le 27 février 2006. »

Sous la pression du chantage affectif savamment exercé par la franc-maçonnerie, l'État finit par admettre une prétendue nécessité de légiférer sur la « fin de vie ». Il n'en fallait pas plus ; l'ouverture d'une discussion démocratique dans un pareil domaine fut déjà une première concession qui en appellerait d'autres en faveur du parti pro-euthanasie.

En 2005, la loi Leonetti introduit plusieurs dispositions dans le Code de la santé publique. 1. Tout patient est en droit de considérer qu'un traitement constitue pour lui une « *obstination déraisonnable* », autrement dit un acharnement thérapeutique. Il peut donc le refuser, même si ce refus peut avoir des conséquences vitales. Il a alors le droit de bénéficier d'un accompagnement palliatif. 2. La loi impose cette interdiction d'obstination déraisonnable aux équipes soignantes, ce qui les oblige à arrêter les traitements chez un patient qui n'est plus en état d'exprimer sa volonté, lorsqu'elles estiment que leur poursuite n'a plus de sens sur le plan médical et à condition d'en avoir discuté préalablement dans le cadre d'une procédure collégiale. 3. Cette loi rend possible la rédaction de « *directives anticipées* », valables trois ans, qui permettent au patient d'exprimer ses volontés pour le cas où, en fin de vie, il ne pourrait plus le faire lui-même. En 2005, elles n'ont qu'une valeur d'information, elles ne s'imposent pas au médecin.

De prime abord, cette loi, votée à l'unanimité, semble bonne. Elle définit un « *droit à laisser mourir* », elle condamne l'acharnement thérapeutique et elle ne légalise pas l'euthanasie. Elle donne, en outre, une grande liberté dans l'utilisation de molécules sédatives puissantes, à condition que le but visé soit le soulagement du malade et non pas sa mort.

L'AMBIGUÏTÉ DE LA LOI LEONETTI

Et pourtant, malgré toutes ces bonnes dispositions de la loi, celle-ci est piégée, ce qui donne de sérieux doutes sur la pureté d'intention du législateur.

Un article du journal *LIBÉRATION* du 24 juin 2014 résume bien toute l'ambiguïté de cette loi à propos de l'acharnement thérapeutique, et en particulier autour du problème de l'arrêt de l'alimentation-hydratation artificielle (AHA).

En fin de vie, les malades ont régulièrement de fortes difficultés à se nourrir et à s'hydrater par eux-mêmes, pour différentes raisons. La médecine permet l'AHA afin de pallier ces difficultés par différentes techniques intrusives dans le corps nécessitant le consentement du malade. Mais l'AHA est-elle un *soin*, c'est-à-dire un acte qui répond à un besoin vital du malade, comme la toilette, le toucher-massage, les soins de bouche ou des yeux, qui, dans toutes les

situations, doit être maintenu jusqu'au décès, ou bien un *traitement* médical, donc susceptible d'encourir la qualification d'obstination déraisonnable et donc d'être arrêté ?

« Certes, souligne *LIBÉRATION*, le texte [la loi Leonetti] interdit tout geste actif et reste dans une logique du “laisser mourir” et non du “faire mourir”, mais le législateur a ouvert explicitement la possibilité de l'arrêt de l'alimentation et de l'hydratation artificielles (AHA), pour hâter, de fait, le décès. Cela étant possible dans deux cas : premièrement, quand les médecins considèrent que l'on est en situation d'obstination déraisonnable, et qu'il vaut mieux pour le patient que “cela s'arrête”. Deuxièmement, quand le patient est conscient, et alors lui seul peut décider de cet arrêt. »

Terrible ambiguïté de la loi qui permet d'assimiler prise artificielle de nourriture et d'eau à un “traitement médical” et donc d'autoriser les médecins, dans certains cas, à littéralement laisser mourir de faim et de soif leurs patients. Terrible ambiguïté que saura exploiter, le moment venu, la franc-maçonnerie pour proposer une solution plus nette, plus radicale et plus “douce”. Elle reviendra sans cesse sur l'insatisfaction de cette loi pour dire qu'il faut la changer et permettre l'euthanasie afin de sortir de cette « *hypocrisie* » (*sic* !).

L'AFFAIRE CHANTAL SÉBIRE

En 2008, une nouvelle campagne de presse est lancée sur un nouveau cas hors norme. Chantal Sébire, cinquante-deux ans, habitante de Côte-d'Or, est atteinte depuis plusieurs années d'une tumeur incurable très rare des sinus et de la cavité nasale qui lui déforme horriblement le visage. Subissant, dit-elle, des douleurs atroces et ayant perdu l'odorat, le goût, puis enfin la vue, elle dit refuser de se suicider et demande à la justice ainsi qu'au président Sarkozy d'autoriser un médecin à lui prescrire « *le traitement nécessaire pour lui permettre de terminer sa vie dans le respect de sa dignité* ». C'était une première judiciaire. L'affaire Humbert avait inspiré la loi Leonetti et obtenu le droit au « *laisser mourir* » sans aller jusqu'à l'euthanasie. Le cas Chantal Sébire allait plus loin, celui d'avoir le droit de mettre fin à des souffrances que rien ne soulage.

Mais le juge estima qu'il ne pouvait que rejeter sa demande, « *en l'état de la législation française* ». Cette décision l'aurait poussée le 19 mars 2008, alors que son médecin, le Dr Emmanuel Debost, un jeune généraliste, était invité ce jour-là à l'Élysée, à se suicider dans son domicile par une ingestion massive de barbituriques, du Pentobarbital, pourtant interdit en France. Cette constatation provoqua l'ouverture d'une enquête policière.

Quelques jours plus tard, le docteur Jean-Louis Béal, chef de l'unité des soins palliatifs la Mirandière, dépendante du CHU de Dijon, déclara dans le journal *LE PARISIEN* que son équipe d'hospitalisation à domicile (HAD), qui intervenait chez Chantal Sébire depuis octobre 2007, avait été peu à peu « *évincée* » par la malade, laissant le seul pilotage au docteur Debost, « *rapidement débordé par cette affaire hors norme* ».

Il ajoute que cette situation a ensuite permis « *à l'Association pour le droit de mourir dans la dignité (ADMD) de s'emparer de ce cas emblématique pour faire avancer sa cause* ».

Jean-Luc Romero, président de l'ADMD de 2007 à 2021, socialiste, homosexuel, séropositif et promoteur du mouvement LGBT, explique en 2022 que cette femme a fait avancer la cause : « *Ce visage qui était difficile à regarder, elle a voulu le donner à voir, car cela amplifiait son message. Elle a été la seule à avoir un tel retentissement médiatique, avec Vincent Humbert*. »

LE RAPPORT LEONETTI DE 2008

Suite à cette agitation, Jean Leonetti dépose en décembre 2008 un nouveau rapport devant l'Assemblée nationale. Il se prononce contre une légalisation de l'euthanasie et du suicide assisté. Il considère que le dispositif légal actuel « *résout l'immense majorité* » des problèmes rencontrés en fin de vie. Il note que là où les soins palliatifs sont développés, « *l'euthanasie régresse, car cette prise en charge diminue considérablement la demande de mort* ».

Ce rapport fut jugé par les médecins comme « *une grande avancée* », parce qu'il préconisait une série de mesures pour faire des soins palliatifs une priorité absolue. Ainsi, en quatre ans le nombre de patients pris en charge au titre de ces soins passa de 100 000 à 200 000. 1200 nouveaux lits de soins palliatifs furent créés dans les hôpitaux.

Le rapport abordait aussi la pratique éminemment dangereuse de la « *sédation terminale* », et proposait qu'un décret du Conseil d'État l'autorise « *non pas pour prolonger artificiellement une vie, mais pour l'interrompre* ». Cette « *sédation terminale* » permettrait de « *baisser fortement le niveau de conscience de la personne, jusqu'à un endormissement total* ». « *Associée à l'arrêt d'une hydratation et d'une nutrition médicalement assistée, la pratique d'une sédation conduit habituellement à la mort dans un délai maximal d'une dizaine de jours*. »

L'ADMD déclarait aussitôt par la voix de Gilles Antonowicz que la « *sédation terminale* » est « *une euthanasie encadrée* », mais pas satisfaisante, car elle dure dix jours au lieu d'un bref instant pour une euthanasie par piqûre.

En 2010, jamais lassés, les 50 000 “frères” et les 1 200 loges du Grand Orient de France planchèrent à nouveau sur la question de l’euthanasie. Un dossier remonta jusqu’au sommet de l’Institution secrète et fut transmis aux “frères” élus de la République qui firent une proposition de loi sur l’euthanasie, au Sénat en janvier 2011.

Mais l’opposition était toujours forte. *« Depuis toujours, explique dans LE FIGARO (du 13 juin 2022) Damien Le Guay, philosophe opposé à l’euthanasie, les instances éthiques à la française, dont le Comité Consultatif National d’Éthique (CCNE) [qui était passé à droite, semble-t-il], étaient contre l’euthanasie, contre sa légalisation, contre une solution de facilité, contre une “douce mort” considérée comme un soin. Il y avait donc une situation particulière de l’éthique en France. Une instance instaurée et respectée avec des personnalités qui font autorité et des décisions qui s’imposent à tous. Mais, pour les partisans de l’euthanasie, il y avait là un fortin à faire sauter, une résistance à rallier à la “bonne cause” ».*

L’Ordre des médecins réitéra également son opposition à l’assistance médicalisée à mourir : c’est *« exercer à l’encontre des médecins une pression d’une extrême violence »* en leur demandant de *« faire un geste létal contraire à leur éthique sans respecter leur conscience »*.

Mais il y avait surtout comme Premier ministre François Fillon. Celui-ci publia une tribune dans *LE MONDE* (24 janvier 2011) s’opposant à la légalisation de l’euthanasie et défendant le *« développement des soins palliatifs »* et le *« refus de l’acharnement thérapeutique »*.

« La question est de savoir si la société est en mesure de légiférer pour s’accorder le droit de donner la mort. J’estime que cette limite ne doit pas être franchie ! Pour autant, je sais que c’est un débat où aucune conviction n’est indigne », écrivait-il.

Bien qu’on note un libéralisme certain dans ces propos, annonceurs des craquements à venir, les francs-maçons devaient attendre une occasion plus favorable.

L’AFFAIRE VINCENT LAMBERT

Parti socialiste et Grand Orient de France sont intimement liés. L’élection de François Hollande en 2012 permit aux “initiés” de reprendre leurs manœuvres. Lors de sa campagne, Hollande avait déclaré souhaiter permettre *« une assistance médicalisée pour terminer sa vie dans la dignité »* et avait prévu un projet de loi pour juin 2013.

« Une loi dite loi Leonetti (...) ne suffit plus pour les francs-maçons du Grand Orient de France, lisait-on sur le blog de cette obédience, l’euthanasie doit s’inscrire dans le mouvement de progrès et

d’émancipation de l’homme face à sa destinée... » (29 janvier 2013)

Sollicité sur la question, le Comité consultatif national d’éthique (CCNE) publie un avis en juillet 2013 dans lequel il estime *« majoritairement que cette légalisation n’est pas souhaitable »*. Cela ne plaît pas. Vingt-deux nouveaux membres, plus de la moitié ! dont certains proches du gouvernement, sont nommés pour intégrer l’institution. *« Nous souhaitons revenir aux principes de création du Conseil de 1983 et faire appel à des laïcs pour représenter les courants religieux »*, explique-t-on à l’Élysée.

C’est surtout l’affaire Vincent Lambert qui servira à modifier la loi Leonetti et à faire avancer la cause de l’euthanasie.

Vincent Lambert est victime le 29 septembre 2008 d’un accident de voiture à trente-deux ans. Plongé dans un état de coma profond, il est hospitalisé au service de réanimation du Centre hospitalier de Reims. À la sortie du coma, il se retrouve non pas en état végétatif chronique (EVC) qui donnerait de sérieux doutes sur le fait qu’il ait conscience de lui-même, mais en *« état de conscience minimale »*. Il respire naturellement, sans être branché, il ouvre les yeux. Sa conscience est très altérée, mais autorise des capacités réelles de communication vérifiables par l’entourage immédiat. Il est nourri et hydraté par une sonde placée dans l’estomac.

Ce diagnostic est confirmé en juillet 2011 par le rapport du professeur belge Stevens Laureys, spécialiste en neurologie et médecine palliative, et l’un des experts mondiaux des mécanismes et degrés de conscience. Vincent Lambert est bien vivant et conscient, *il n’est pas atteint d’une maladie incurable et n’est pas en fin de vie. Il est handicapé.* En 2012, Vincent séjourne quelques jours dans la maison familiale. Il est encore considéré comme un patient “normal”.

Mais au retour, tout change. Vincent est transféré, non pas dans un établissement spécialisé, mais dans l’unité de soins palliatifs de l’hôpital, alors que, rappelons-le, il n’est ni incurable ni mourant. Les soins de kinésithérapie, exigés sur les patients comme Vincent, ne lui sont plus administrés sous prétexte qu’ils *« n’améliorent pas son état neurologique »*. Enfin, le docteur Kariger, chef du service, met en œuvre une réflexion collégiale visant à déterminer si le patient fait, oui ou non, l’objet d’une obstination déraisonnable : faut-il continuer l’alimentation et l’hydratation artificielles ? En avril 2013, en accord avec Rachel, la femme de Vincent, il décide d’arrêter l’alimentation et de réduire l’hydratation, mais sans prévenir les parents. L’apprenant par hasard dix-sept jours plus tard, ces derniers saisissent le tribunal administratif qui ordonne l’arrêt de la procédure. Vincent survit à trente et un jours d’arrêt nutritif !

Commencent alors six années de bataille médiatico-judiciaire entre, d'une part Rachel et son demi-neveu François Lambert, soutenus par l'hôpital de Reims et les mouvements pro-euthanasie et, d'autre part, les parents de Vincent, soutenus par les Sociétés médicales spécialisées dans le handicap, les mouvements pro-vie et l'Église catholique, qui, s'appuyant sur des expertises médicales, confirment que Vincent est handicapé, qu'il n'est pas mourant, qu'il ne fait pas l'objet d'une « *obstination déraisonnable* » et que l'AHA doit lui être prodiguée.

Les parents de Vincent allaient emporter ce bras de fer judiciaire et sauver la vie de leur fils lorsqu'un nouvel acteur entre dans la danse. Marisol Touraine, ministre de la Santé, intervient personnellement dans cette affaire pour que soit engagé par l'épouse de Vincent et le CHU de Reims un ultime recours devant le Conseil d'État.

Pourquoi cette intervention du gouvernement dans ce dramatique différend familial, strictement privé ? Parce que, comme l'expliqua le journal *LE MONDE*, l'Élysée venait d'annoncer un projet de loi sur l'euthanasie pour la fin de l'année et que l'affaire Lambert permettait de remettre en cause la loi Leonetti que François Hollande avait promis d'« *améliorer* ». Il importait donc de relancer la bataille juridique.

Peu après, Manuel Valls (initié au Grand Orient), nommé Premier ministre en mars 2014, suit les recommandations de ses « frères » et sollicite des deux députés Alain Claeys et Jean Leonetti la préparation d'une proposition de loi sur la fin de vie, modifiant celle de 2005.

LA LOI CLAEYS-LEONETTI DE 2016

Grâce à cette loi, 1. les *directives anticipées* sont revalorisées, elles n'ont plus de condition de durée et elles deviennent contraignantes pour le médecin, sauf cas exceptionnel. 2. Le rôle de la *personne de confiance* est renforcé. 3. Mais surtout, elle ouvre la possibilité pour le patient de demander l'accès à une *sédation profonde et continue maintenue jusqu'au décès* (SPCMD). L'accès à ce droit est théoriquement encadré par des conditions très strictes : la maladie doit être « *grave et incurable* », les douleurs « *réfractaires* », le pronostic « *engagé à court terme* », et la mise en place de cette sédation est conditionnée par une discussion en procédure collégiale pour vérifier que la situation du patient rentre bien dans le cadre des conditions prévues par la loi.

La sédation profonde et continue est une relative nouveauté en France. Jusque-là on ne parlait que de sédation palliative ou proportionnelle qui consiste à utiliser des sédatifs pour soulager des symptômes réfractaires en abaissant le niveau de conscience le

temps que le mal disparaisse. Puis on réveille le patient. La sédation profonde et continue consiste à endormir profondément le patient de manière à abolir sa conscience afin qu'il ne souffre plus et à le maintenir dans cet état jusqu'à ce que survienne dans des conditions naturelles son décès.

Mais la sédation profonde et continue est d'une application extrêmement délicate, car la frontière avec l'euthanasie est indiscernable. Une dose trop forte et le patient meurt. Et puis, la sédation ne devant être utilisée qu'à la toute fin qu'on ne connaît pas, dans quel délai avant la mort attendue faut-il la pratiquer ? Quelques jours ? Quelques semaines ? « *Quand le décès survient trop vite, il y a soupçon d'euthanasie. Quand cela dure plusieurs semaines, c'est insupportable pour l'équipe comme pour les proches* », explique une psychologue.

En plus, elle est souvent utilisée en complément d'un arrêt de l'alimentation et de l'hydratation, car « *comme cela peut être très douloureux*, explique Mgr Suaudeau de l'Académie pontificale pour la vie, *on abolit la conscience pour anticiper une potentielle souffrance* ».

Si on a arrêté l'alimentation-hydratation artificielle parce qu'elle faisait plus de mal que de bien au patient, cela est moralement parfaitement admis. Mais si on l'a arrêtée, alors que le patient n'était pas en fin de vie, mais parce que le patient ou le médecin a jugé que sa vie était insupportable ou n'avait plus de sens, et que précisément l'alimentation-hydratation artificielle est considérée par la loi 2005 comme un traitement que l'on peut suspendre, et que précisément la loi Claeys-Leonetti permet d'éviter les souffrances liées à cet arrêt grâce à la sédation maintenue jusqu'au décès, alors cela devient parfaitement immoral.

Et c'est précisément ce qui se produira pour Vincent Lambert. Celui-ci, à l'issue d'une nouvelle bataille judiciaire, mourra de faim et de soif, sous sédation profonde et continue, ainsi que l'autorise la loi Claeys-Leonetti.

L'EUTHANASIE

La loi Claeys-Leonetti et l'affaire Lambert n'ont été qu'une étape pour préparer les esprits à l'adoption de l'euthanasie. On le sait parce qu'au cours des discussions sur ce projet de loi, Manuel Valls l'avait présentée comme n'étant « *sans doute* » qu'une « *étape* » ; parce que le « bon » docteur Leonetti, soi-disant contre l'euthanasie, avait appelé à une « *majorité de conviction* » ; parce que le franc-maçon Jean-Louis Touraine avait tenté de faire adopter des amendements pour la faire évoluer vers l'euthanasie et le suicide assisté, mais Marisol Touraine avait habilement appelé au rejet de ces amendements, estimant qu'il ne fallait « *pas brusquer la société française* ».

Effectivement, en 2017, cette loi est à peine adoptée qu'Olivier Falorni, franc-maçon notoire, dépose une nouvelle proposition de loi pour « *une fin de vie libre et choisie* ». Elle n'aboutit pas, mais ce n'est que partie remise ! Toute la détermination des loges se voit dans ce message publié le jour même de la mort de Vincent Lambert par le Grand Orient : « *Le drame de Vincent Lambert nous crée collectivement l'obligation de faire évoluer notre droit pour permettre enfin le libre choix de la fin de vie dans le strict respect des appréciations et des conceptions métaphysiques de chacun.* »

C'est alors un enchaînement de magouilles que seul notre système démocratique rend possible.

Ralenti un temps par la crise COVID, Falorni dépose une nouvelle proposition de loi en avril 2021 dont le projet est pire que le modèle belge en autorisant l'euthanasie de dépressifs en quatre à six jours. Elle est soutenue par les macronistes de toute obédience et par certains députés de droite qui changent d'avis sur ce sujet pour montrer patte blanche aux députés macronistes qu'ils s'appêtent à rejoindre. Mais une fois encore la proposition reste lettre morte, bloquée par des milliers d'amendements déposés par quelques élus L R.

Fin novembre 2021, l'Assemblée nationale nomme Falorni président de la mission d'évaluation de la loi 2016. Comment est-ce possible ? ! Notre système démocratique est-il bancal à ce point qu'il permette à un fondamentaliste de l'euthanasie d'être juge et partie dans l'évaluation d'une loi sur la fin de vie ? ! Non, ce système n'est pas bancal, il est conçu comme cela, pour nous détruire. Première magouille.

Les sondages disent que 96 % des Français sont favorables à l'euthanasie. On peut en douter. Les députés pro-euthanasie, eux, savent très bien que le sujet est très sensible et qu'il est plus prudent d'attendre les élections législatives de juin 2022 – c'est-à-dire leur réélection – avant de le remettre en discussion. Pour gagner les élections, Macron a trop besoin des voix de droite. Il fait mine d'être indécis sur le sujet et décide de remettre le débat au prochain quinquennat. Deuxième magouille.

Tout le monde sait qu'on évalue le bon fonctionnement d'une démocratie à la possibilité qu'ont les citoyens de décider de leur destin politique. Après la présidentielle et les législatives, Macron, dans le souci d'ouvrir un débat national, annonce la constitution d'une *Convention citoyenne*. Elle doit grouper cent quatre-vingt-quatre personnes volontaires représentatives de l'opinion publique pour les sensibiliser à ce sujet. Choix de l'exécutif, elle est mise en place et dirigée par la troisième assemblée de la République, le Conseil économique, social et environnemental qui, ô surprise ! s'était déjà prononcé, en 2018, pour l'instauration d'une « *sédation profonde explicitement létale* ». Troisième magouille.

La manipulation des participants, lors des neuf sessions de cette Convention citoyenne, est évidente : interventions de promoteurs du modèle belge de l'euthanasie et du modèle suisse du suicide assisté dès le début de la procédure, opacité des critères de choix des orateurs, table ronde pour permettre à toutes les religions de s'exprimer et une autre, de même durée, pour les loges franc-maçonnnes, exclusion d'ouvrages hostiles à l'euthanasie dans la bibliographie à disposition des conventionnels, absence de débat contradictoire avec les promoteurs des législations étrangères de légalisation de l'euthanasie (Belgique, Québec, Suisse), discussion limitée à une heure quinze sur vingt-sept jours de phase délibérative entre le président LGBT de l'ADMD et le docteur Claire Fourcade, présidente de la Société française d'accompagnement de soins palliatifs, mise à l'écart de philosophes réservés sur la légalisation de l'euthanasie, limitation de la voix des médecins à une seule matinée, refus d'organiser des visites d'unités de soins palliatifs sur le terrain.

Des doutes sérieux sur la procédure ont également été signalés, en particulier sur le questionnaire soumis aux membres de la Convention pour exprimer leur avis sur les soins palliatifs et l'euthanasie : temps imparti très court pour répondre aux questions (quinze secondes à la huitième session), dysfonctionnement des votes sur des questions essentielles, etc. Ayant à se prononcer sur-le-champ au sujet du suicide assisté, les conventionnels n'avaient d'autre alternative que de voter pour le suicide assisté pour les majeurs, les majeurs et les mineurs ou de s'abstenir, sans que l'hypothèse d'un vote contre soit envisagée. Cela a conduit une partie des conventionnels à saisir le président du Conseil économique et social, mais comme celui-ci est pour l'euthanasie... Quatrième magouille.

Et puis, qui va, finalement, discuter et voter la loi ? Les Assemblées parlementaires. Or, il est de notoriété publique, *L'OBS* l'a observé en 2011 dans un article intitulé : *Projet de loi sur l'euthanasie : le rôle des francs-maçons* ; *Marianne* l'a évoqué également dans un article publié en 2022 : *La dernière "croisade" des francs-maçons*, Abad-Gallardo en parle aussi dans son livre, il est de notoriété publique que les francs-maçons des deux Assemblées sont fédérés dans une association, la *Fraternelle parlementaire*, la "Frapar", et qu'ils font bloc, quel que soit leur parti d'origine, quand il faut voter pour une loi qu'ils considèrent comme majeure. « *Nous sommes maintenant dans l'opératif, le but est que, sous ce mandat, on arrive à passer ce texte*, explique un député membre de la "Frapar". *Comme nous sommes transpartisans, nous avons un impact plus fort sur ce genre de sujet.* »

Notre Père, dépassant en cela très largement Maurras, n'a eu de cesse de nous expliquer l'impiété viscérale, profonde, que constitue la démocratie. Mais

là, plus qu'une impiété, c'est une haine diabolique, infernale de Notre-Seigneur, de sa Très Sainte Mère, qui déchaîne la franc-maçonnerie, parfaitement unie dans ses rangs pour le contrôle des institutions, afin d'"offrir" aux Français l'ultime tentation que constitue l'euthanasie pour leur fermer les portes du Ciel et les conduire en douceur, sans souffrance, en toute inconscience dans les voies larges de l'enfer.

C'est pourquoi vouloir rassembler une majorité pour empêcher la légalisation de l'euthanasie ou toute autre forme de mort assistée est non seulement une illusion, mais une faute. Car accepter de participer à une discussion démocratique sur un pareil sujet au nom de la seule conscience personnelle est déjà faire le jeu de Satan, au lieu d'en appeler à la bénie Immaculée qui écrase la tête du Serpent maudit.

La démocratie est satanique dans son essence, non seulement parce que la France est mal gouvernée et qu'elle vole les Français, mais parce qu'elle est

un obstacle, un adversaire acharné du salut de leurs âmes, qu'elle tue aujourd'hui nos enfants dans le sein de leur mère, qu'elle tue leur innocence dans nos écoles et que demain elle tuera nos vieillards en leur interdisant de réaliser cette vocation particulière de malade que sœur Lucie a très bien expliquée dans une lettre du 2 mai 1979 :

« Les maladies que le Seigneur choisit pour nos derniers jours sur terre viennent se substituer au petit nombre des pénitences et sacrifices que nous choisissons de lui offrir. Maintenant, c'est Lui qui choisit, et il nous envoie les sacrifices qu'il veut de nous et ceux-là nous coûtent beaucoup plus. Ainsi, quand nous n'avons pas l'air de faire pénitence, c'est alors que nous nous immolons le plus pour le Seigneur dans une acceptation d'entière donation de nous-mêmes par amour. Nous sommes dans le mois de Marie. C'est Elle qui nous aidera jusqu'à la fin. »

II. « J'ENTRE DANS LA VIE »

En effet, la mort est devenue aux yeux des êtres humains si affreuse, si difficile, depuis le péché originel dont elle est le châtement, qu'il était absolument nécessaire, pour nous y préparer de bonne manière dans notre vie, que Dieu lui-même nous donne l'exemple, car la mort est non seulement un châtement, une épreuve, mais encore une rédemption, un salut, une résurrection, une transfiguration, une gloire que nous n'aurions jamais pu comprendre ni accomplir par nos propres forces, si le Fils de Dieu n'était venu nous en fournir le "Modèle unique".

Pour apprendre à naître, il n'y avait pas besoin du Fils de Dieu ; pour apprendre à vivre sur terre quotidiennement, pour apprendre à gagner son pain, il n'était pas absolument nécessaire que le Fils de Dieu nous montre l'exemple, mais pour mourir et parvenir à la vie éternelle, il fallait que Dieu envoie son propre Fils.

Tout nous précipite dans la vie, dans notre propre vie comme dans l'histoire humaine, comme dans la vie de Jésus-Christ, vers la Passion, la souffrance et la mort, qui sont l'essentiel de la vie humaine. Chaque année, après les quelques semaines de joie accordées par le temps liturgique au temps de Noël, toute notre attention est concentrée sur le mystère du Christ et de sa Sainte, de sa Divine Mère, la Vierge des Douleurs qui se tient debout au pied de la Croix, où saint Jean l'a reçue de Jésus pour Mère, et où sœur Lucie l'a vue à Tuy, le 13 juin 1929.

LA MORT DES SAINTS.

Fatima n'est pas un message de colère, même si nous y sommes menacés de terribles châtements.

Non, ce que Dieu nous révèle, c'est son Cœur. Après leur avoir montré l'Enfer, Notre-Dame a dit à Lucie, François et Jacinthe : *« Vous avez vu l'Enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »* (13 juillet 1917)

Aux Valinhos, le 19 août 1917, avec une indicible tristesse, Elle a exprimé d'un mot le drame de notre vie, le danger qui nous menace, et elle a lancé l'appel le plus pressant à l'amour généreux envers les pauvres pécheurs :

« Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en Enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles. »

Pourtant, dès le 13 juillet 1917, la Vierge Marie annonçait : *« À la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix. »*

Quelle prophétie d'un avenir merveilleux, pour l'Église et pour la Chrétienté ! Peu avant de partir pour l'hôpital, sainte Jacinthe disait à Lucie :

« Il ne me reste plus beaucoup de temps pour aller au Ciel. Toi, tu resteras ici afin de dire que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Le moment venu de le dire, ne te cache pas. Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à elle qu'il faut les demander ; que le Cœur de Jésus veut qu'on vénère avec lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à elle que Dieu l'a confiée. »

Elle mourut après François, son frère. L'un et l'autre laissent un exemple de « fin de vie » emblématique à nos temps de désorientation diabolique.

Comme Bernadette à Lourdes, ils avaient reçu de l'Immaculée l'assurance d'aller au Ciel ! Elle n'en a pas moins dit : *« Le Ciel, il faut que je me le gagne ! »* Comment ? Quand surviendront ses souffrances continues, elle s'attachera à Jésus crucifié comme à son unique soutien, non pas "palliatif", mais Cœur à Cœur.

En 1877, elle prit la peine d'envoyer une lettre pour remercier la supérieure du pensionnat de Cahors qui lui avait offert un grand crucifix. Elle écrivait : *« Il y a longtemps que je désirais un grand Christ pour mettre auprès de mon lit ; comment vous témoigner assez ma vive reconnaissance ? Aussi me suis-je écriée en le serrant et l'embrassant, que ma chère Mère Sophie avait été bien inspirée. J'ai la permission de le garder. Je suis plus heureuse avec mon Christ sur mon lit qu'une reine sur son trône. »* En nous citant cette parole, notre Père s'écriait avec admiration : *« Quelle comparaison ! »* En effet, ce bonheur souverain que la malade déclare puiser dans la contemplation du Christ en croix la soutint toute la dernière année de sa vie durant laquelle ses souffrances étaient si violentes qu'elle passait les nuits sans sommeil. Et si elle s'assoupissait quelques instants, des souffrances plus aiguës la réveillaient bientôt en sursaut et elle laissait échapper des plaintes, mais en demandant pardon aux religieuses qui la gardaient, et répétant : *« Mon Dieu, je vous l'offre, mon Dieu, je vous aime. »*

Au mois de mars 1879, elle allait à grands pas vers sa "fin de vie". Une sorte de phtisie galopante fit des progrès effrayants. Sœur Marie-Bernard fit enlever toutes les images qu'on avait précédemment fixées à son lit pour contenter sa dévotion, en montrant de la main le crucifix : *« Cela me suffit. »* Ainsi donc, dans ses derniers jours et au moment de livrer les derniers combats, Bernadette ne voulait pas se distraire de Jésus crucifié. Même pas pour une image de Notre-Dame de Lourdes !

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, durant ses derniers jours, fera pendre aux rideaux de son lit une Sainte Face : *« Oh ! qu'elle m'a aidée »*, s'écriait-elle, après une de ses nuits les plus douloureuses.

Le mercredi de Pâques, jour de sa mort, sœur Marie-Bernard était assise dans un fauteuil, respirant à peine et souffrant les douleurs les plus cruelles. À une sœur qui lui disait : *« Ma chère sœur, vous êtes en ce moment sur la croix »*, elle répondit en étendant les bras en croix, les yeux fixés sur le Crucifix : *« Mon Jésus, oh ! que je l'aime ! »* À une autre disant : *« Je vais prier la Sainte Vierge de vous*

consoler », elle répondit : *« Non ! pas de consolations, mais la force et la patience. »*

CONSOLER DIEU.

À Fatima, les rôles sont inversés. François meurt le 4 avril 1919 et Jacinthe le 20 février 1920. Lucie et ses cousins n'avaient jamais été malades. Jacinthe n'avait encore que huit ans, et François dix, lorsqu'ils furent atteints par la redoutable grippe espagnole. Malgré tout, témoigne Lucie, François « se montrait toujours joyeux et content. Parfois, je lui demandai :

– *Tu souffres beaucoup, François ?*

– *Assez ! Mais qu'importe ? Je souffre pour consoler Notre-Seigneur et ensuite, dans peu de temps, j'irai au Ciel ! »*

Non seulement ces enfants ne demandent pas de consolation, mais c'est le Cœur Immaculé de Marie, outragé par les péchés des hommes, qui leur demande de le consoler. Dès le 13 mai, François fut très impressionné par la tristesse de Dieu. *« J'ai beaucoup aimé voir l'Ange, disait-il, mais j'ai aimé encore davantage voir Notre-Dame. Ce que j'ai le plus aimé, ce fut de voir Notre-Seigneur dans cette lumière que Notre-Dame nous a mise dans la poitrine. J'aime tellement Dieu ! Mais lui, il est si triste, à cause de tant de péchés ! Nous, nous ne devons jamais en faire aucun... »*

Une nuit, son père l'entendit soupirer. Il sauta du lit, alluma une lampe et entra, inquiet, dans la chambre de son fils. Il le trouva couché sur le ventre, le visage enfoui dans son traversin pour étouffer ses pleurs.

« Pourquoi pleures-tu ? »

Surpris, François leva la tête et ne répondit rien. Devant l'insistance de son père à le questionner, il répondit timidement, avec une sorte de pudeur sacrée :

« Je pensais à Jésus qui est si triste des péchés commis contre lui. »

« Depuis que nous avons vu l'Ange et Notre-Dame, disait-il, je n'ai plus envie de chanter. »

Lorsque son état empira, il ne parvenait plus à expectorer sa gorge embarrassée, la fièvre montait. En moins de six mois, la terrible maladie avait eu raison de sa robuste santé. Dès lors, il ne quitta plus son lit. *« Oh ! maman, je n'ai plus la force de dire le chapelet... Et les Ave Maria que je dis, je les récite avec la tête tellement vide ! »* Ne pouvant plus prier, François sentit que c'était la fin.

« Oh ! papa, dit-il alors tout bas à son père, je voudrais recevoir Notre-Seigneur avant de mourir !

– Je vais m'en occuper ! »

Lorsque Lucie revint le soir, François était rayonnant de joie : il s'était confessé et monsieur le Curé lui avait promis de lui apporter la Sainte

Communion le lendemain. L'aube du 3 avril se leva enfin. C'était un beau jour de printemps. De la chambre on entendait le chant des oiseaux, tandis que l'air embaumé de la Serra entraînait par l'étroite fenêtre. La vie renaissait de toutes parts. Détaché de ce monde, François n'aspirait plus qu'à aller naître à la Vie éternelle. Le jour suivant, vendredi 4 avril 1919, quand la nuit fut tombée, il appela sa mère :

« Oh ! Maman, voyez !... Quelle belle lumière, là, près de la porte ! »

Et, après quelques minutes :

« Maintenant, je ne la vois plus »

Vers 10 heures du soir, son visage s'illumina d'un sourire angélique et, sans aucune marque de souffrance, sans agonie, sans gémissment, il expira doucement. Jacinthe déjà très malade, était près du lit de son frère. Voyant tout le monde fondre en larmes, elle dit : *« Pourquoi, pleurez-vous, puisque, lui, il est heureux ? »*

Sa mère déposa à l'enquête paroissiale : *« Il eut un air souriant et, enfin, cessa de respirer. »* Son père dit avec la même simplicité : *« Il mourut dans un sourire. »*

Il avait dix ans et dix mois.

On installa Jacinthe dans la chambre de François. Elle avait beau savoir où il était, et Qui était venu le chercher pour le faire monter au Ciel, il lui manquait cruellement. Quant à Lucie, pas un seul jour elle ne manqua d'aller s'agenouiller auprès de sa tombe pour converser avec lui. Un jour, Olimpia, la mère de Jacinthe chuchota à l'oreille de Lucie : *« Demande à Jacinthe à quoi elle pense, lorsqu'elle demeure si longtemps immobile, la tête dans les mains, je le lui ai demandé, mais elle a souri et n'a pas répondu. »*

Lucie transmit la question : *« Je pense, répondit Jacinthe de sa petite voix affaiblie, à Notre-Seigneur et à Notre-Dame, aux pécheurs »,* et elle fit mention de certaines choses en rapport avec le Secret : *« J'aime beaucoup penser. »*

Olimpia demanda la réponse à Lucie. Celle-ci lui répéta la parole de Jacinthe, sans évoquer le Secret. Olimpia disait à Maria Rosa : *« Je ne comprends pas : la vie de ces enfants est une véritable énigme ! »* Et la mère de Lucie répondait : *« Lorsqu'elles sont seules, elles bavardent sans cesse, sans que l'on soit capable de saisir une parole, malgré nos efforts pour écouter, mais que quelqu'un approche, elles baissent la tête, et ne disent plus un mot. Je ne peux rien comprendre, c'est un mystère ! »*

Nous qui connaissons le Secret, maintenant, et qui ne parlons que de cela nous aussi, nous comprenons que les enfants ne cessaient de penser à l'Enfer et de prier pour les pécheurs qui n'y sont pas encore tombés, contrairement aux *« âmes des cadavres »* que

le Saint-Père rencontrait sur son chemin, dont le sort était déjà fixé par leur mort. Les enfants, eux, offraient sacrifices et prières pour la *« conversion »* des pécheurs qu'ils côtoyaient à longueur de vie, par exemple le "Ferblantier" qui les avait séquestrés, et tous les républicains qui ne voulaient pas entendre parler de Dieu et de la Sainte Vierge, et qui avaient essayé d'obliger les petits à dire qu'ils avaient menti en les menaçant... de quoi ? Mais du martyr dont ils savaient que *« sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu »*.

Si le Saint-Père ne prie que pour les âmes des *« cadavres »* qu'il rencontre sur son chemin, nous comprenons l'insistance de Notre-Dame disant aux enfants, le 19 août aux Valinhos : *« Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en Enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles »,* puisque le Saint-Père ne prie pas pour elles quand elles pouvaient encore se convertir. Quel souci !

C'est à cette angoisse que répondra la *« dévotion réparatrice »* annoncée par Notre-Dame le 13 juillet 1917 à la Cova da Iria, et instituée le 10 décembre 1925 à Pontevedra, cinq ans après la mort de Jacinthe.

Depuis la fin d'octobre 1918, hormis quelques jours où elle se trouva un peu mieux, Jacinthe ne quitta guère son lit. Après la broncho-pneumonie, se déclara une pleurésie purulente, qui lui causa de très vives souffrances. Elle les supportait pourtant avec une résignation, une joie même, qui ne nous surprend pas, car nous avons appris de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus *« qu'il n'y a pas de plus grande joie que de souffrir pour votre amour, ô Jésus ! »*

À Lucie, pourtant, Jacinthe confiait : *« Je me sens une douleur tellement grande dans la poitrine ! Mais je ne dis rien à ma mère, je veux souffrir pour Notre-Seigneur, en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie, pour le Saint-Père, et pour la conversion des pécheurs. »*

Jacinthe passait des heures à méditer sur les fins dernières et continuait à vivre par la pensée, prophétiquement, les terribles châtements prédits dans le grand Secret du 13 juillet 1917.

« Mes cousins François et Jacinthe, disait Lucie, se sont beaucoup sacrifiés parce qu'ils ont toujours vu la Très Sainte Vierge très triste en toutes ses apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse que nous remarquons chez elle, à cause des offenses envers Dieu et des châtements qui menacent les pécheurs, pénétraient notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre

petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices... Ce qui sanctifia également mes cousins fut la vision de l'Enfer... »

Avant la mort de François, la santé de Jacinthe s'était un peu améliorée et elle pouvait passer ses journées auprès de son frère. Notre-Dame leur était apparue à tous deux pour leur dire qu'elle viendrait bientôt chercher François pour l'emmener au Ciel, et pour demander à Jacinthe si elle voulait convertir encore des pécheurs. Jacinthe répondit que *OUI*. Notre-Dame lui dit qu'elle irait à l'hôpital et qu'elle y souffrirait beaucoup pour la conversion des pécheurs, en réparation des péchés contre le Cœur Immaculé de Marie, et pour l'amour de Jésus.

Au cours du mois de juin 1919, le médecin conseilla à ses parents d'envoyer Jacinthe à l'hôpital Saint-Augustin, à Vila Nova de Ourem ; elle savait *« qu'elle n'y allait pas pour guérir, mais bien plutôt pour souffrir »*. Elle y fut soumise à un traitement rigoureux, qui ne donna aucun résultat. Elle y passa deux mois qui furent pour l'enfant un martyre continu. À la fin du mois d'août, il fut décidé qu'elle reviendrait à la maison. La maladie rongait le corps amaigri de Jacinthe et la faisait souffrir toujours davantage. Mais sa faim de sacrifices ne diminuait pas pour autant. Elle continuait à pousser à l'extrême ses efforts de sanctification. Jusqu'à descendre de son lit, la nuit, pour réciter les prières de l'Ange.

La pensée de l'Enfer ne la quittait pas. Cette enfant de moins de dix ans était hantée par le souci

du salut des âmes. Peu de temps avant de repartir pour l'hôpital elle dit à Lucie :

« Il ne me reste plus beaucoup de temps pour aller au Ciel. Toi, tu resteras ici afin de dire que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Le moment venu de le dire, ne te cache pas. Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à Elle qu'il faut les demander ; que le Cœur de Jésus veut qu'on vénère avec Lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à Elle que Dieu l'a confiée. »

Connaissant d'avance, comme une prophétesse, la tiédeur avec laquelle l'Église accueillerait ces demandes, Jacinthe ajoutait : *« Ah ! si je pouvais mettre dans tous les cœurs le feu que j'ai là, dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ! »*

En mère compatissante, Notre-Dame voulut préparer elle-même son enfant à l'ultime renoncement. En décembre 1919, Elle vint lui annoncer que l'heure était venue :

« De nouveau, relate Lucie, la Très Sainte Vierge daigna rendre visite à Jacinthe pour lui annoncer de nouvelles croix et de nouveaux sacrifices. Ma cousine m'apprit ainsi la nouvelle :

« “Elle m'a dit que j'irai à Lisbonne dans un autre hôpital ; que je ne te reverrai plus, ni non plus mes parents ; qu'après avoir beaucoup souffert, je



Le 30 août 1897, sur un lit roulant, on sort sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sous le, cloître, jusque devant la porte ouverte du chœur : sa dernière visite au Saint-Sacrement.

mourrai toute seule ; mais que je ne dois pas avoir peur, parce qu'Elle viendra me chercher pour aller au Ciel. Jacinthe m'embrassa et me dit entre deux sanglots :

– Jamais plus je ne te reverrai ! Là-bas, tu ne pourras plus venir me voir. Alors, prie pour moi qui vais mourir toute seule ! » (SŒUR FRANÇOISE, p. 373)

Mourir seule ! Rien ne l'effrayait davantage.

– Ne pense pas à cela, lui disait Lucie doucement.

– Laisse-moi y penser, parce que, lorsque j'y pense, je souffre davantage, et je veux souffrir pour Notre-Seigneur et pour les pécheurs. »

Quelques fois, en baisant son crucifix, elle s'exclamait : *« Ô mon Jésus, je vous aime, et je veux souffrir beaucoup pour votre amour ! »*

Et elle disait souvent : *« Ô Jésus, maintenant vous pouvez convertir beaucoup de pécheurs, parce que ce sacrifice est très grand ! »*

À Lisbonne, Jacinthe et sa mère furent reçues le 21 janvier 1920 par mère Marie Godinho à l'orphelinat NOTRE-DAME DES MIRACLES dont elle était la fondatrice. Dans l'atmosphère religieuse de cette maison, Jacinthe se trouva rapidement à son aise, malgré sa grande timidité. L'orphelinat avait une tribune qui donnait sur la chapelle, où un prêtre âgé et sourd disait la messe tous les jours. Indicible fut la joie de Jacinthe. Habiter sous le même toit que Jésus-Hostie était un bonheur qu'elle n'avait jamais imaginé ! Et recevoir presque chaque matin "Jésus-caché" dans le tabernacle !

En effet, mère Godinho prit elle-même l'initiative de faire communier sa petite pensionnaire qui s'y préparait depuis si longtemps et avec quelle ardeur ! Olimpia la conduisit à l'église de l'Étoile pour se confesser. En sortant, Jacinthe, toute consolée ne cessait de s'exclamer : *« Oh, maman ! Quel bon Père ! quel bon Père !... Il m'a demandé tant et tant de choses ! »*

Jacinthe passait dans la tribune tout le temps qu'on lui laissait. Assise sur une petite chaise, car elle ne pouvait plus s'agenouiller, les yeux amoureuxment fixés sur le Tabernacle. Mère Godinho se souvint qu'un jour Jacinthe lui dit : *« Retirez-vous, Marraine, j'attends Notre-Dame ! »* De Lisbonne, elle fit dire à Lucie que Notre-Dame était venue lui annoncer le jour et l'heure de sa mort, en lui *« recommandant d'être très bonne »*.

Jacinthe quitta Notre-Dame des Miracles, le 2 février 1920, pour entrer à l'hôpital en répétant : *« Tout cela est inutile, Notre-Dame est venue me dire que j'allais mourir bientôt. »* Mais elle consentit à ce nouveau sacrifice.

Jacinthe était, désormais, dans la condition d'une personne « en fin de vie ». Quelle différence avec

la petite chambre de la rue de l'Étoile ! Jacinthe n'était qu'un numéro parmi d'autres. Elle n'avait plus personne à qui parler des seules choses importantes apprises de Notre-Dame de Fatima : *« Patience ! Nous devons tous souffrir pour aller au Ciel ! »*

Tandis qu'elle voyait passer les infirmières et les visiteurs des malades, vêtus de manière immodeste : *« Si l'on savait ce qu'est l'éternité ! »* se disait-elle... à elle-même !... Elle qui avait vu les damnés plongés dans les flammes de l'enfer... pour toujours ! En pensant à Amélia, l'amie de Lucie, qui était au Purgatoire jusqu'à la fin du monde, et en entendant les réflexions des médecins athées, elle les plaignait : *« Pauvres gens ! Ils ne savent pas ce qui les attend ! »*

Le 10 février, Jacinthe fut opérée sans anesthésie générale. Les seules paroles que le chirurgien l'entendit prononcer furent : *« Aïë, Jésus ! Aïë, mon Dieu ! »*

Le médecin témoigna de sa *« patience assurément héroïque, surtout si on considère tout ce qu'elle a souffert, la manière dont elle l'a souffert »*.

Le résultat de l'opération parut d'abord encourageant. On avait retiré deux côtes ; la plaie était large comme la main. Le renouvellement des pansements était très douloureux. Mais elle ne savait que répéter : *« Patience ! Nous devons tous souffrir pour aller au Ciel ! »*

« Elle avait de si beaux yeux cette enfant ! » disait la surveillante des infirmières : *« Très patiente... une petite sainte ! On ne l'entendait jamais crier, jamais on ne la vit fâchée. Elle se distinguait des autres en tout. »*

« Elle priait beaucoup et appelait Notre-Dame dans ses gémissements. »

Quant à "Marraine", mère Godinho, elle passait de longs moments, chaque jour, avec Jacinthe, mais quand elle s'asseyait au pied du lit, là où la Vierge était apparue, elle protestait : *« Ôtez-vous de là, Marraine ! C'est là que se tenait Notre-Dame ! »*

Jacinthe savait le jour et l'heure de sa mort, qui survint le 20 février, vers 10 h 30 du soir.

Elle s'éteignit, seule.

Ainsi s'accomplit la prophétie de Notre-Dame : Jacinthe mourut seule, sans parents ni amis, sans personne qui assistât à ses derniers instants. Sans bruit, la Vierge Immaculée était venue une dernière fois, auprès du lit numéro 60, et avait emmené au Ciel l'âme de sa confidente.

Trois jours après sa mort, *« l'odeur qu'elle exhalait était celle d'un bouquet de fleurs variées »*. Selon la promesse de Notre-Dame qui s'étend à quiconque embrassera la dévotion à son Cœur Immaculé : *« À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »* (13 juin 1917)

(père Bruno de Jésus-Marie.

In Memoriam.

LA MORT D'UN PHALANGISTE DE L'IMMACULÉE :

BENOÎT GEORGE
(1958-2022)

Le premier avril 2023 était le premier anniversaire de la mort de Papa, Benoît George.

Tous ceux qui ont connu son père André George nous disent qu'il lui ressemblait beaucoup.

Droit, loyal, soucieux du bien commun qu'il servait en occupant plusieurs fonctions dans sa petite ville de Bar-sur-Seine, André George avait trouvé dans les *LETTRES À MES AMIS* la réponse à ses inquiétudes concernant l'abandon de l'Algérie française et l'esprit de révolution qui commençait de bouleverser l'Église. Ce n'est que vers 1966 qu'il se décida à rencontrer l'abbé de Nantes, dont la communauté naissante avait trouvé refuge non loin de là, à Saint-Parres-lès-Vaudes.

Aussitôt, une profonde amitié se noua entre l'assureur et le théologien. La famille George s'investit alors dans l'œuvre de la Contre-Réforme Catholique, participant à la mise en série du bulletin. Elle eut même le privilège d'être reçue le dimanche à la maison Saint-Joseph pour la messe ou pour les vêpres. Les enfants pouvaient alors assister à de passionnantes conversations, ou bien jouaient avec frère Bruno.

Né le 10 novembre 1958, Papa grandit dans cette ambiance de discussions et d'activités politiques et religieuses, auxquelles se mêlaient les fantaisies d'une mère aussi ardente qu'artiste.

Le 10 avril 1973, André George fit partie des soixante délégués de la Contre-Réforme qui portèrent à Rome le Livre d'Accusation à l'encontre de Sa Sainteté le Pape Paul VI. Il disait que c'était l'honneur de toute sa vie.

Mais en 1975, il fut emporté en quelques jours, à la suite d'une rupture d'anévrisme.

Benoît n'avait alors que dix-sept ans. D'un point de vue spirituel, c'est l'abbé de Nantes qui remplaça son père. Avec ses frères et sœurs, Papa assista aux nombreuses récollections où il reçut un enseignement d'une solidité et d'une clarté incomparable. C'était l'époque où notre Père formait les jeunes avec lesquels il allait fonder la Phalange Catholique,



Royaliste et Communautaire. Papa laissa façonner son esprit en bon disciple, et noua de solides amitiés qu'il conserva toute sa vie.

Il participa aux premiers camps vélo organisés par frère Gérard à partir de 1976, puis aux camps de frère Bruno où il dirigeait la chorale. Plus tard, il devint membre de la Communion phalangiste.

En 1977, étudiant en fac de droit, il fut pris à partie par une étudiante qui, après l'avoir injurié, lui demanda ce que signifiait l'insigne CRC qu'il portait au revers de sa veste. La controverse se poursuivit plusieurs années durant lesquelles Papa, patiemment, conquit son esprit et son cœur. Leur mariage en 1982 fut fondé sur le roc de la vérité totale.

Le sermon que prononça notre Père pour les fiançailles, le 2 janvier 1982, était sans fard :

« Dans l'expérience de votre amour, il y a une profondeur insoupçonnable que la foi nous dévoile, c'est l'amour du Christ pour l'Église, l'amour de Dieu pour l'homme. »

« Il vous est dit, à vous, de courir à votre tour cette carrière, de considérer cette grande vocation qui vous est donnée sous les apparences les plus communes et les plus simples, et vous-mêmes, d'incarner profondément cet idéal dans la réalité de votre vie quotidienne. »

« Votre vie sera la vie d'un ménage habituel, d'un ménage médiocre, même, si j'ose dire ! Il n'y aura pas de miracles qui fleuriront sous vos pieds. Vous avancerez dans la vie, vous connaîtrez les difficultés de tout le monde et la routine qui frappe toutes choses humaines dans l'inépuisable répétition des mêmes gestes et des mêmes paroles. Cela, vous l'accepterez, avec modestie, comme Notre-Seigneur, la Vierge Marie ont accepté, eux qui étaient des êtres exceptionnels, cette vie tellement quotidienne de Nazareth. »

« Et puisque c'est aujourd'hui le premier samedi du mois, c'est à la Bienheureuse Vierge Marie qu'il faut demander comment, tout au long d'une vie simple, allier aux humilités et aux charges de la vie, »

les choses les plus sublimes c'est-à-dire la réponse la plus joyeuse et la plus fidèle à la grâce. »

En 1984, ils s'installèrent à Angers où Papa fut formé par un Avoué qui lui enseigna le métier en le corrigeant à la virgule près ! Suivirent trente-cinq années d'une collaboration exemplaire. Papa tirait profit de tout ce qu'il avait appris auprès de notre Père, en particulier la métaphysique relationnelle qui lui faisait considérer la personne non comme un individu isolé dans la société, mais comme un être relationnel.

En 1991, il prononça le serment et devint *Avoué à la Cour* :

« Jurez-vous de loyalement remplir vos fonctions avec exactitude et probité et d'observer en tout les devoirs qu'elle lui impose ? »

« Droit, honnête, précis, Benoît a été un très bon avoué », dira Maître Leconte à la messe de funérailles.

L'avoué avait un rôle comparable à celui de l'avocat, mais spécialisé en seconde instance, c'est-à-dire lorsque, l'une des parties ayant fait appel, il fallait revoir le procès d'une manière approfondie. Contrairement à l'avocat, l'avoué ne plaidait pas, ce qui convenait tout à fait à Papa qui préférait passer des heures dans ses dossiers pour essayer de soulager toutes sortes de misères.

Le Père lui demandait toujours : « Comment va la misère humaine ? » Papa répondait qu'humainement il pouvait faire du bien, mais qu'il aurait aimé pouvoir faire plus.

Quand il réussissait à quitter l'Étude, il entreprenait toutes sortes de travaux. Il avait l'habitude de longuement réfléchir avant de passer à la mise en œuvre. Il aimait étudier à fond chaque chose et touchait à beaucoup de métiers : électricité, plomberie, menuiserie, couverture, jardin, mais aussi informatique, puisqu'il a participé à la conception d'un des premiers logiciels utilisés par les avoués.

Bien vite, il nous associa à ses travaux, ce qui nous permettait de passer du temps avec lui. Il ne craignait pas de nous montrer et de nous laisser ses outils, quitte à ce que le travail soit moins bien fait. Ces dernières années, il commençait à travailler avec ses petits-enfants.

À partir des années 1990, la famille George eut la grâce d'héberger frère Pascal lorsqu'il venait faire des recherches pour sa biographie de Mgr Freppel. Ces séjours, qui se répétèrent durant des années, furent des occasions de passionnantes conversations, nous donnant en particulier l'horreur du libéralisme.

En juillet 2000, Papa nous conduisit à Fatima, quelques semaines après le voyage de notre Père. Ce

n'était que le premier acte d'une trilogie qui devait nous mener de Fatima en Russie, et de Russie à Rome. En 2001, notre famille fut chaleureusement accueillie en Ukraine par des amis de la maîtrise de la cathédrale orthodoxe de Tchernivsty. Quelques mois auparavant, le métropolite de Kiev avait refusé de recevoir le pape Jean-Paul II. Papa avait gardé le souvenir de nombreuses conversations qui montraient notre plein accord sur les méfaits du communisme et sur la décadence de l'Occident. Un évêque orthodoxe nous disait que la Révolution française et la Révolution bolchevique avaient été fomentées « par le même diable ».

Quant à notre voyage à Rome, il fut indéfiniment repoussé, remplacé par d'autres pèlerinages à Fatima ou ailleurs.

Papa était soucieux de voir ses enfants grandir dans la fidélité au Père. Sa solide formation intellectuelle lui permettait de répondre à toutes nos questions, et même à celles de nos camarades de lycée ou de fac. Il disait toujours que s'il n'avait pas connu le Père, il aurait depuis longtemps quitté l'Église, il aurait peut-être même perdu la foi.

Papa se souciait aussi beaucoup du cercle d'Angers, qui avait été florissant jusqu'à ce que des diffamations y mettent le trouble au moment de l'affaire des sectes. Mais il se releva sous le nom de cercle Freppel, et c'était une joie pour Papa de voir des jeunes s'intéresser à la doctrine CRC. Papa tenait à étudier des sujets difficiles que les jeunes n'auraient pas abordés seuls.

Une ancienne étudiante témoigne : « Au cercle, il savait très bien nous expliquer ce qu'on n'avait pas compris, ou souligner le plus important. Il tenait à reparler de la conférence qu'on venait d'écouter. Il m'avait raconté que du temps où il faisait les camps, cela l'énervait quand, une fois la conférence terminée, les jeunes parlaient d'autre chose. Il lui arrivait alors de faire "celui qui n'est pas vraiment d'accord avec le Père sur tel point". En réponse, tout le monde se mettait à défendre le Père et à argumenter, et ainsi, on reparlait de la conférence !... M. George faisait bénéficier aux habitués du cercle angevin de sa gigantesque bibliothèque de cassettes CRC. Il savait très bien "convaincre gentiment", amener la doctrine du Père dans une conversation ordinaire. Il connaissait tellement bien le Père qu'il en était tout imprégné. Il l'admirait avec intelligence autant qu'avec cœur. Il donnait l'impression d'avoir tellement mis la CRC et le Père en premier dans sa vie et dans celle de sa famille que cela mangeait tout son horizon. »

Papa considérait que c'était une grande grâce

d'avoir pu donner un fils au Bon Dieu, dans la communauté des Petits Frères du Sacré-Cœur.

En 2004, la paralysie de notre Père lui fut une dure épreuve, lui qui avait l'habitude de tout demander au Père. Le 15 février 2010, Papa perdit son second père.

Dans les mêmes années, il rencontra de graves difficultés professionnelles. Voici ce qu'il m'écrivait en 2008 :

« La résolution 213 du Rapport Attali est de supprimer la profession d'avoué, jugée inutile. Le véritable motif est que nous avons le titre d'Officiers Ministériels, derniers vestiges de l'Ancien Régime. C'est tout notre système judiciaire qui est remis en cause, afin que la France quitte son héritage romain pour adopter le format anglo-saxon, où il n'existe effectivement pas d'avoués ni équivalents. Les avoués, titulaires d'une charge, ne sont pas soumis à la concurrence, et leur rémunération est réglementée afin d'assurer à égalité la représentation de tous, riches ou pauvres [...]. Tout ceci me fait plus que jamais comprendre combien notre CRC ne doit pas, ou pas seulement, être embrassée comme un courant de pensée, mais il doit être empoigné comme une arme de combat. »

D'un point de vue personnel, c'est la fin de la carrière de Papa et sa reconversion en avocat. « C'est comme si tu demandais à un chirurgien de devenir médecin généraliste ! Ce n'est pas du tout le même métier ! »

Mais, comme l'explique si bien notre Père : « Dieu est bon quand il brise la carrière de quelqu'un... »

Après avoir lutté en vain pour la sauvegarde de leur profession, quelques anciens avoués décidèrent de fonder un cabinet d'avocats spécialisés dans la procédure civile. La société *Lexavoué* permit à ses trente associés répartis sur toute la France de s'imposer dans le milieu des avocats.

C'est à cette époque que Papa s'enthousiasma pour saint Yves, le saint patron des avocats qui, au treizième siècle, plaidait gratuitement pour les pauvres.

Cependant, *Lexavoué* avait besoin de monter un cabinet à Rennes. Ce n'est qu'après un pèlerinage à Lisieux que Papa accepta cette charge. Les débuts furent très pénibles, car les avocats de Rennes voyaient cette concurrence d'un mauvais œil. Ce furent des années difficiles, tant moralement que physiquement, qui épuisèrent Papa.

Mais l'enthousiasme pour l'œuvre de la CRC ne faisait que croître.

« Depuis la suppression des avoués, nous n'avons plus la même aisance pour assurer notre soutien

à l'œuvre sainte de votre communauté, mais c'est encore mieux de faire comme la veuve de l'Évangile, prendre sur les besoins et non sur le surplus, comme gage de la sincérité de nos suppliques pour le triomphe du Saint Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie [...]. Remerciements et profonde reconnaissance à frère Bruno pour toutes ses actions, fascinés que nous sommes par sa science et son incroyable lucidité, autant que par son courage qui ne peut venir que d'En Haut, dans la poursuite de l'œuvre de notre Père ». (21 janvier 2016)

En 2013, la fondation de Magé lui fut une joie profonde, même s'il se rendait compte que les activités organisées par la maison Saint-Louis-Marie lui prendraient le peu de temps qui lui restait pour se reposer. Il voyait l'importance de cette fondation pour la formation intellectuelle de nos jeunes, ce qui le souciait beaucoup. Jusque sur son lit d'hôpital, il prenait des nouvelles des travaux, des stages de jeunes, et des camps. « C'est vraiment l'esprit du Père qui revit dans tous les ermitages, celui que nous avons connu dans les camps et les sessions ! »

D'un point de vue professionnel, Papa eut la consolation de s'investir dans un nouveau mode de règlement des conflits qui lui tenait à cœur, et qui se pratiquait déjà à l'époque de Saint Louis : la médiation. Celle-ci consiste à chercher à résoudre un conflit en évitant le procès. Le rôle du médiateur de justice est de faire rencontrer les parties et de les faire parler dans le but de comprendre les tenants et aboutissants du contentieux et d'en retrouver les origines. Papa prenait souvent l'exemple de deux personnes qui se disputent une orange : en faisant parler l'un et l'autre, le médiateur finit par se rendre compte que l'un a besoin de l'orange pour la pulpe, alors que l'autre n'utilise que l'écorce : n'y aurait-il pas moyen de trouver un accord ? À des époux qui veulent divorcer, le médiateur essaye de faire comprendre que s'ils ne trouvaient pas un terrain d'entente, ce serait le juge qui déciderait de l'avenir de leurs enfants. Il n'est pas rare que la médiation soit l'occasion de réconciliations, après que chacun a vidé son sac. Cette manière chrétienne de dirimer un conflit plaisait à Papa. Il était pressé de trouver un successeur au cabinet pour pouvoir se consacrer davantage à la médiation.

Mais il dut tout interrompre en octobre 2018 à cause d'un cancer qui fut le début d'un long chemin de croix. C'est grâce au soutien de Maman et de sainte Thérèse qu'il trouva le courage de surmonter cette épreuve, lui qui se sentait si faible pour porter sa croix. La devise qu'il adopta alors nous montre dans quel esprit il prenait cette épreuve :

« Pour Dieu et pour son Église, par l'Immaculée, va où Elle te porte ! »

Après quatre mois de traitement, lorsqu'il put reprendre son travail, l'enthousiasme n'y était plus, et c'est avec l'aide de saint Joseph qu'il se remit à son devoir d'état. Il se rendait tous les ans à Cotignac pour déposer son fardeau aux pieds du chef de la Sainte Famille. Il prit aussi l'habitude de faire de courtes visites au Saint-Sacrement en se rendant à son travail.

Mais il était épuisé, et le 5 octobre 2021, une dissection de l'aorte suivie d'un AVC le plongea dans le coma.

La suite, je l'ai racontée dans mon allocution au cimetière :

« Après un mois de réanimation, et grâce au soutien d'innombrables prières, tu as commencé à reprendre contact avec nous. Au début, tu n'avais pas retrouvé l'usage de la parole. Nous avons découvert alors combien ces prières vocales, récitées avec plus ou moins d'application tout au long de la vie, peuvent devenir le seul moyen de se comprendre, lorsque toute communication est devenue impossible.

« Quelle grâce de découvrir que tu t'associais à nous par quelques gestes, lorsque nous récitons près de toi la prière d'abandon du Père de Foucauld : "Mon Père je m'abandonne à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira..." Nous apprenions ainsi que tu prenais cette épreuve sans révolte.

« Peu à peu tu as réalisé que l'AVC t'avait laissé paralysé sur tout le côté gauche, que tu ne pouvais plus t'alimenter, ni même boire, ce qui t'a été un véritable martyre. Puis, contre toute attente, tu as retrouvé l'usage de la parole, de la lecture, et même de l'écriture. Durant ces longs mois de rééducation, tu as toujours pu compter sur l'indéfectible soutien de Maman.

« Je me souviens qu'une des choses qui t'ont beaucoup coûté, c'est de ne pouvoir communier.

« À Noël, lorsque tu as pu enfin assister à la messe célébrée dans l'hôpital, tu as fondu en larmes quand tu as compris que ton état ne te permettrait pas de recevoir la communion. Tu savais que c'est ce qui te donnerait la force surnaturelle pour gravir ton calvaire.

« Après quelques semaines de rééducation, nous avons pu te porter régulièrement la Sainte Communion.

« En février, tu avais fait suffisamment de progrès pour que nous envisagions un retour à la maison et tu t'en faisais une joie.

« Le Bon Dieu en avait décidé autrement.

« Tu appris que ton état s'était subitement aggravé. Une fois de plus, tu nous as édifiés par ton abandon à la volonté de Dieu. Début mars, tu reçus l'Extrême Onction et c'est dans une grande lucidité que tu t'es préparé à mourir.

« Petit à petit, tes forces ont diminué. Tu ne pouvais plus rien faire sur ton lit de malade que contempler une image de Notre-Dame de Fatima que tu aimais tellement. C'est pour la consoler que tu offrais tes souffrances. »

Papa eut l'immense grâce de recevoir la visite de frère Bruno. C'est le secret de ses derniers mois d'épreuve, lui qui nous avouait : « On a beaucoup écouté frère Bruno, mais on n'a rien fait.... On est resté nonchalant... »

Il était très inquiet pour les événements d'Ukraine, non seulement parce que nous y avions des amis, mais surtout parce qu'il savait la gravité de ce conflit qui, bien au-delà de l'Ukraine, opposait en réalité la Russie aux États-Unis. Le 28 février, je lui ai lu la supplique demandant la consécration de la Russie. Les jours suivants, quel que soit son état de fatigue, Papa demandait qu'on récite avec lui un deuxième chapelet, le « chapelet de frère Bruno ».

C'est le jour anniversaire de la découverte de la Tsarine Céleste, le 15 mars 1917, alors que Maman lui en avait apporté une image, qu'il apprit la décision du Pape de consacrer la Russie et l'Ukraine au Cœur Immaculé de Marie. Le 25 mars, il put assister en direct à la cérémonie qui se déroulait à Rome.

Mais son état déclinait. Il fallut renoncer à l'alimenter, il perdit peu à peu la force de parler et ce fut à nous de prononcer pour lui les prières qu'il avait coutume de réciter. Il s'éteignit dans la soirée du premier avril, premier vendredi du mois, dans une grande paix.

Papa se désolait toujours de ne rien faire pour la Phalange. Il ne s'était jamais remis d'avoir refusé de donner son témoignage pour le montage vidéo sur les premiers phalangistes. Sur son lit d'hôpital, il avait vraiment le sentiment de travailler pour la Sainte Vierge. C'est alors que son état était au plus mal qu'il m'avait dit : « Je me sens de plus en plus phalangiste ! »

Nous gardons de lui ces dernières réflexions à propos de l'Acte de Consécration à l'Immaculée Conception :

« C'est un engagement de vie, un engagement de réparation... Dieu propose sa grâce par le Cœur Immaculé de Marie... L'immaculée, c'est une source intarissable de grâces !... »

frère Alexis de Jésus-Hostie.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (8)

« Le Père se plaît à regarder le Cœur de la Très Sainte Vierge Marie comme le chef-d'œuvre de Ses mains : on aime toujours son ouvrage, surtout lorsqu'il est bien fait ; le Fils comme le Cœur de sa Mère, la source dans laquelle il a puisé le sang qui nous a rachetés ; le Saint-Esprit, comme son Temple. » (SAINT CURÉ D'ARS)

À la louange de gloire des trois aimables Personnes divines qui se sont plu dès l'origine à établir leur demeure dans le Cœur Immaculé de Marie, et se plaisent à en répandre aujourd'hui la dévotion dans le monde entier, le mois de juin a vu se succéder nos pèlerinages, enrichissant notre arsenal d'élan de dévotion réparatrice, comme aussi d'exemples attirants tirés de notre histoire de douce et sainte France.

Depuis le sanctuaire élevé à Blois en l'honneur de Notre-Dame de la Trinité, jusqu'au Mont-Saint-Michel, où l'Archange, chevalier servant de l'Immaculée, appelle au combat et à la réparation, en passant par la campagne languedocienne, plantée de vignes et d'oliviers, dans un parfum de Palestine, où Notre-Dame ne craignit pas de délivrer son message en langue occitane, à un moment critique de notre histoire, pour terminer dans un petit village des Dombes, aux pieds du saint Curé d'Ars, patron céleste de tous les curés du monde, qui a fait avec l'aide de la Sainte Vierge, de sa paroisse une véritable terre mariale, mieux : une Cité de l'Immaculée.

NOTRE-DAME EN SES RELATIONS

Célébrer le premier samedi du mois la veille de la fête de la Sainte Trinité, en se rendant dans un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Trinité, quelle grâce ! Tous les saints modernes ont été portés à contempler les relations de la Vierge Marie avec la Sainte Trinité et à y communier. Déjà saint Louis-Marie disait que la Sainte Vierge est tellement "relative" à Dieu qu'Elle est « *LA Relation de Dieu* ». Et en écho, saint Maximilien-Marie Kolbe : « *Il faut tout faire pour que l'Immaculée soit toujours mieux connue. Il faut que soient connues les relations de l'Immaculée avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, avec la Sainte Trinité, avec Jésus, les anges et nous-mêmes...* »

Le Père Jacquier, religieux de saint Vincent de Paul, aimait à dire : « *Marie est la Sainte Trinité mise à la portée des tout petits... En communiant à son Cœur, je me plonge dans le feu du Saint-Esprit. Marie nous conduira à l'union profonde avec la Sainte Trinité si nous sommes dociles à ses impulsions maternelles, livrés, abandonnés "in sinu Mariæ".* »

Notre Père a toujours aimé parler de Dieu comme de Trois Personnes, vivantes, distinctes, même si on les adore dans l'unité de l'Être divin et éternel : « *Dieu m'est un Ami ! Dieu m'est un Époux ! Dieu est*

mon Père ! À Lui gloire, louange, honneur éternellement ! » écrit-il dans sa première Page mystique.

Quant à sœur Lucie de Fatima, elle eut le privilège insigne de contempler le mystère de la Sainte Trinité, à Tuy, le 13 juin 1929, et en reçut des lumières qu'il ne lui était pas permis de révéler, mais, écrit-elle : « *Le mystère de la Très Sainte Trinité est pour moi ce qu'il y a de plus beau.* » Lors de la première apparition à la Cova da Iria, le 13 mai 1917, quand Notre-Dame ouvrit ses mains et communiqua aux pasteurs un reflet de la lumière immense qui émanait d'elles, ils furent pris « *en Dieu* » qui était cette lumière, et répétaient : « *Ô Très Sainte Trinité, je vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime dans le Très Saint-Sacrement.* » La Sainte Vierge est donc Médiatrice pour nous introduire au sein même de la Sainte Trinité qui est Amour, et Elle le fait par son Cœur.

LA DÉVOTION DES TROIS AVE MARIA

En suivant le bord de Loire depuis la Chaussée-Saint-Victor jusqu'à Blois, nos pèlerins parvinrent bientôt au sanctuaire de Notre-Dame de la Trinité, édifié par les Capucins au début du siècle dernier. C'est ici le siège de la dévotion des "Trois Ave Maria", très ancienne dans l'Église, puisqu'elle a été initiée par saint Bruno au onzième siècle, avant d'être popularisée par saint François et ses disciples au treizième. Des révélations de la Sainte Vierge en montrèrent les fondements trinitaires à sainte Mechtilde, cistercienne au monastère d'Helfta, dont la disciple très fidèle fut sainte Gertrude.

"LE HÉRAULT DE L'AMOUR DIVIN", l'ouvrage composé par sainte Gertrude, rapporte que « la Vierge-Mère lui apparut se tenant en la présence de la toujours adorable Trinité, sous la forme d'un lis éclatant de blancheur, composé de trois pétales, dont l'un est droit, et les deux autres abaissés. Elle devait entendre par là que la Bienheureuse Mère de Dieu est appelée avec raison "le lis blanc de la Trinité", parce que, plus que toute créature, elle a reçu en elle les vertus de l'adorable Trinité, sans les souiller jamais par la moindre poussière d'un péché véniel. Le pétale droit représentait la toute-puissance de Dieu le Père ; les deux autres, qui étaient abaissés, signifiaient l'un la sagesse du Fils, l'autre la bonté du Saint-Esprit, vertus auxquelles la Sainte Vierge est parfaitement ressemblante.

« Aussi la Bienheureuse Vierge lui fit comprendre que si quelqu'un la saluait en l'appelant dévotement "*Lis blanc de la Trinité, Rose éclatante qui embellit le ciel*", il expérimenterait le pouvoir que la toute-puissance du Père lui a été communiquée comme Mère de Dieu ; il admirerait combien elle est ingénieuse par la sagesse du Fils à procurer le salut des hommes ; il contemplerait enfin l'ardente charité allumée dans son Cœur par l'Esprit-Saint.

« À l'heure de sa mort, ajouta la Vierge, je me montrerai à lui dans l'éclat d'une si grande beauté que ma vue le consolera, et je lui ferai goûter par avance des joies célestes. »

Une autre fois, aux Matines de l'Annonciation, pendant qu'on chantait à l'invitatoire l'*AVE MARIA*, la sainte vit « *trois courants jaillir du Père, du Fils et du Saint-Esprit et se rendre avec impétuosité dans le Cœur de la Vierge Mère, pour retourner avec la même impétuosité à leur source* ». En même temps, elle entendit ces paroles :

« *Après la puissance du Père, la sagesse du Fils, la tendresse miséricordieuse du Saint-Esprit, rien n'approche de la puissance, de la sagesse, de la tendresse miséricordieuse de Marie.* »

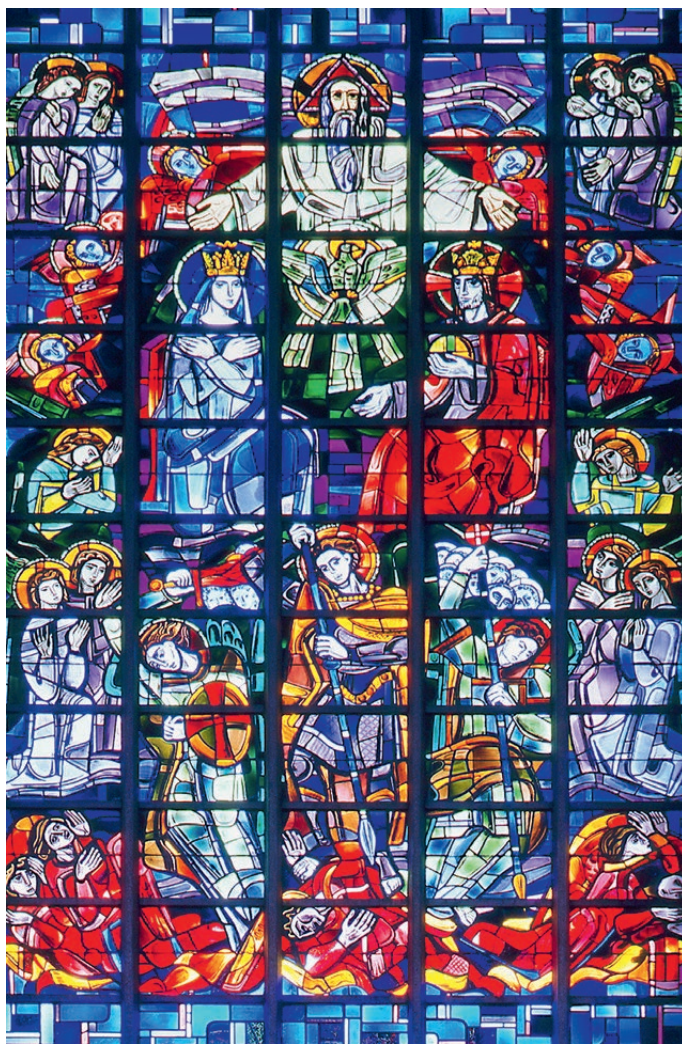
C'est déjà en substance la révélation du Cœur Immaculé de Marie à Fatima, à qui sont confiées toute puissance et toute sagesse, en même temps que tout l'ordre de la Miséricorde.

Sœur Lucie de Fatima aimait et pratiquait cette dévotion à Pontevedra, au début de sa vie religieuse. « J'avais rencontré, raconte-t-elle, un enfant à qui j'avais demandé s'il savait l'*Ave Maria*. Il m'avait répondu que oui, et je lui avais demandé de me le dire, pour l'entendre. Mais comme il ne se décidait pas à le dire seul, je l'avais récité trois fois avec lui.

« À la fin des *trois Ave Maria*, je lui ai demandé de le dire seul. Comme il restait silencieux et ne paraissait pas capable de le dire seul, je lui demandai s'il connaissait l'église Sainte-Marie. Il me répondit que oui. Je lui dis alors d'aller là et de prier ainsi :

Ô ma Mère du Ciel, donnez-moi votre Enfant-Jésus ! Je lui appris cette prière, et je m'en allai. »

Quand on voulut, sous saint Pie X, frapper une médaille en l'honneur de Notre-Dame de la Trinité et des Trois Ave Maria, on représenta la Sainte Vierge de face, les yeux levés vers l'auguste Trinité, montrant d'une main son Cœur et répandant de l'autre les trésors de grâces dont elle est Médiatrice. Au-dessous, les initiales : *V.R.S. Vade retro, Satana. Arrière, Satan !* et au revers, le lys héraldique avec les trois pétales : Puissance, Sagesse, Miséricorde.



L'épreuve des anges (basilique Notre-Dame de la Trinité)

LA VIE DE LA VIERGE EN VITRAIL

Après avoir assisté à la messe du premier Samedi du mois, célébrée dans la crypte de la basilique, communie ensemble en esprit de réparation, – la ville de Blois était traversée ce jour-là par une marche LGBT ! – et nous être restaurés sous les ombrages du parc du sanctuaire, nous revînmes à la basilique pour écouter frère Thibaud nous détailler la très belle suite de quatorze verrières consacrées à la vie de la Très Sainte Vierge, exécutées dans les années 1930-1940, en même temps que la basilique, par Louis Barillet et Jacques le Chevallier, chef d'atelier.

Tous les deux faisaient partie de la "Société des Artisans de l'Autel",

dont les membres appartenant au tiers ordre franciscain voulaient promouvoir un art sacré qui respectât « les règles liturgiques » et les « saines traditions de l'art français », en particulier la technique médiévale du verre teinté et cuit dans la masse, d'où les couleurs très vives des vitraux.

Au-delà de la technique et de l'esthétique, très "art déco", ce qui nous enthousiasma fut le contenu théologique de ces verrières, car elles sont une riche illustration, inscrite dans le verre et la pierre, en l'occurrence le béton, de la théologie mariale de notre Père. La préexistence de la Sainte Vierge, son rôle central dans la Révélation, dans l'Histoire universelle et dans l'œuvre du salut du genre humain, ne sont

assurément pas des nouveautés, mais s'inscrivent dans la droite ligne de la théologie mariale traditionnelle, surtout franciscaine, et ses avancées audacieuses, car il y en a, sont bien faites pour "réparer" et remédier au dessèchement de la piété et à la stérilisation de la théologie mariale, opérés par le concile Vatican II.

« *Yahweh m'a conçue, commencement de sa Voie, avant ses œuvres, depuis toujours. Dès l'éternité, je fus sacrée, dès le commencement, dès les origines de la terre.* » (Prov 8, 22) La première verrière montre l'Immaculée Conception au centre de la Sainte Trinité, objet des complaisances du Cœur de Dieu, et donc au centre de toute son œuvre. Est donc évoquée la préexistence de l'âme de la Sainte Vierge, créée avant les hommes et les anges, leur Reine par conséquent, le chef-d'œuvre et le modèle de toute la création, vivant dans une adoration et une admiration perpétuelle des œuvres du Seigneur, « *Ciel des cieux* », que saint Jean Eudes identifie au Cœur de Marie lui-même.

Le deuxième vitrail (page 21) représente le partage des Anges qui s'est fait à partir de cette révélation de la Sainte Vierge, trônant à côté de Jésus au sein de la Divine Trinité. « Ce ne fut pas une correction mais une extraordinaire reprise du premier œuvre, sur les bases d'une Sagesse si haute qu'un mouvement d'indécision parcourt les Neuf Chœurs, écrit notre Père. Nul de nous, pauvres humains, ne saurait dire ce qui leur a été dévoilé alors ! Les Pères ont gardé là-dessus une réserve craintive. Mais assurément la Sagesse de Dieu dut leur apparaître, à eux aussi, *folie et scandale...* Nous ne pourrions jamais, esprits opaques, volontés lentes et indécises que nous sommes, imaginer dans quelle clarté, avec quelle force, quelle passion brûlante, tous furent l'un après l'autre saisis par cette Révélation. Dieu qui les avait créés ses ministres, là se déclarait leur Maître souverain, imposait sa Volonté sainte en même temps qu'il les invitait, si l'on ose dire, humblement à choisir d'entrer dans ses desseins par amour, d'unir ainsi librement leur volonté à la sienne et de goûter les intimes secrets de son Cœur...

« Je crois qu'ils lurent, dans ce Cœur ouvert à leurs regards, le nom de *JÉSUS*, et cela dut les stupéfier. Ils comprirent qu'au-dessus d'eux, préféré à tous, existait pour le Père céleste Quelqu'un dont seul apparaissait le Visage humain. Ils y devinèrent une sollicitude stupéfiante de ce Cœur pour les vers de terre que nous sommes, une patience, un excès d'amour incompréhensibles. Que virent-ils exactement et dans quelle clarté, nous ne le savons pas. *Un Dieu qui s'abaisse, un Homme mourant comme un voleur mais chéri de Dieu, une Femme qui monte jusqu'au-dessus de son Trône ?...* Leur rôle nouveau apparut cependant aux Anges en traits fulgurants. Ils devraient louer Dieu

de cette condescendance, l'adopter dans leur propre conduite et se vouer eux aussi au salut des hommes, dans une philanthropie méritoire (Tit 3, 4) ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 224, 7 mars 1966)

Les bons Anges acceptèrent de lui faire allégeance comme à leur Reine, par obéissance à la Volonté de Dieu qui leur était signifiée, et leur cri de guerre fut celui de l'Amour réparateur de l'honneur de Dieu outragé, et consolateur de son Cœur affligé : « *QUIS UT MARIA ?* » Tandis que les mauvais Anges se rebellaient, au cri orgueilleux de « *NON SERVIAM !* »

Nous ne détaillerons pas ici la suite des verrières, qui montre l'Immaculée, Reine des hommes, fille de Jessé, annoncée par les prophètes, saluée par l'ange de l'Annonciation, parcourant toutes les étapes de la vie de son Fils jusqu'à sa remontée au Ciel, exaltée à son tour au céleste Royaume, au sein de l'Amour infini. Il faut y aller voir et contempler ce mystère de circumincessante charité trinitaire et mariale sur verre !

Par la dévotion réparatrice, le Cœur Immaculé de Marie se trouve revêtu de la Toute-puissance du Père, qui l'a conçue et créée de toute éternité, il est rempli de la Sagesse du Fils, qui a voulu l'associer à sa compréhension des desseins du Père, lui communiquant une parfaite intelligence de son Œuvre rédemptrice, il rayonne enfin de tous les dons du Saint-Esprit, qui est l'Amour même du Père et du Fils. Notre refuge et notre chemin vers Dieu est donc ce Cœur Immaculé de Marie, « *afin que, s'il est possible, tous soient sauvés de ces pauvres pécheurs que Votre et notre Père céleste a créés, que notre Roi et notre Amour a sauvés, que leur Commun Esprit-Saint habitant en Vous, ô Marie, peut sanctifier sans aucune limite ! Amen. Ainsi soit-il !* » (*LETTRE À LA PHALANGE* n° 54, décembre 1995)

À L'AYDE, NOTRE-DAME !

Nous terminâmes notre pèlerinage blésois aux pieds de Notre-Dame de Toutes-Aydes, vénérée dans l'église Saint-Saturnin sur la rive gauche de Blois, ville mariale depuis le septième siècle. Le cri de guerre des comtes de Blois était : « *Notre-Dame !* » Et aujourd'hui encore un magnifique ensemble célèbre l'Immaculée Conception dans l'église Saint-Vincent.

Quand Jeanne d'Arc vit reconnue sa mission céleste par le dauphin Charles, elle vint à Blois prendre la tête de son armée, fit confesser ses soldats et bénir son étendard à l'église Saint-Sauveur. Elle avait fait « mettre en peinture le Roy du Ciel siégeant en majesté, tenant le monde d'une main et le bénissant de l'autre, avec les Noms sacrés de *JHESUS-MARIA*. De part et d'autre du trône, saint Michel et saint Gabriel offraient au Roi du Ciel une fleur de lis figurant le royaume de France. » (*SAINT JEANNE D'ARC, VIERGE ET MARTYRE*, sœur Hélène de Jésus, p. 78) La Pucelle

se rendit ensuite au sanctuaire du faubourg de Vienne, sur la rive gauche, pour implorer de Notre-Dame qu'elle lui soit en aide dans sa mission, qui consistait à « *apporter le meilleur secours qui soit jamais venu à un soldat et à une ville, car c'est le secours du Roi des Cieux* ».

C'est aussi à Blois en 1588 que Henri III, qui y avait réuni les États généraux, fit exécuter le rebelle, Henri de Guise, en un "coup de majesté" qui sauva la monarchie et la France (*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE*, p. 174). C'est aux pieds de Notre-Dame des Aydes qu'il était venu se confier à la Reine des Anges.

Enfin, il y avait à Blois au lendemain de la Révolution un prêtre très dévot aux saints Anges, l'abbé Jacques-Christophe Bergeron, né à Mer en 1768, mort au village de Saint-Sulpice en 1839, véritable confesseur de la foi, sous la Terreur et sous... la Restauration, puisqu'il fut condamné à trois ans de prison pour s'être élevé en chaire contre le libéralisme de la Charte. Il terminait tous ses sermons par ces mots : « *Deo gratias, et Mariæ et Angelis !* »

Pleins d'action de grâces, nous quittâmes Blois, nous souvenant qu'un jour de juillet 1987, lors du passage du camp vélo de frère Gérard, le carillon de Notre-Dame de la Trinité avait joué sur les toits de la ville l'hymne de la Phalange : « *Lève tes drapeaux, ma Phalange, entends-tu le combat des Anges ?* »

OPÉRATION " SAINT MICHEL "

« *Saint Michel Archange, de votre zèle enflamez-nous, de votre épée protégez-nous, de votre lumière éclairez-nous !* » C'est par ces invocations traditionnelles un peu modifiées que nous sommes allés demander au Prince des chevaliers du Ciel en son sanctuaire au-péril-de-la-mer, de prendre la tête de notre opération spéciale mariale.

Notre base arrière était une abbaye normande en cours de restauration, dédiée à la Sainte Trinité ! et dont le nom de la "Lucerne" est tiré du verset de l'Apocalypse : « *Lucerna ejus est Agnus.* » (Ap 21, 23) L'Agneau lui tient lieu de flambeau. Il s'agit de la Cité Sainte, la Jérusalem céleste, descendue du Ciel, « *de chez Dieu* », telle que l'a contemplée saint Jean. Le verset du psaume que nous récitons tous les dimanches et fêtes s'appliquait aussi à notre pèlerinage : « *Lucerna pedibus meis Verbum tuum, et lumen semitis meis. Votre Alliance est le flambeau qui conduit mes pas, c'est une lumière sur le terme de ma route.* » (Ps 118, 105)

Le Cœur Immaculé de Marie, comme un renouvellement d'Alliance, est notre flambeau sur nos routes de pèlerinages, éclairant notre chemin aussi bien que son terme : le Ciel, mais aussi le triomphe de ce Cœur Immaculé, annoncé à Fatima et préparé par le combat des anges. Quand Dieu en effet demanda à ses Anges de s'unir par amour à l'intime secret de

LA TRINITÉ DE ROUBLEV : DU MUSÉE À L'ÉGLISE

LA célèbre icône de la Trinité, peinte par le moine Andreï Roublev entre 1410 et 1425, avant la rupture officielle avec Rome de 1448, a été transférée de la galerie Tretiakov à la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou, ce samedi 3 juin, par ordre du président Vladimir Poutine. « *Cette fois, je vois l'icône à sa vraie place, dans un lieu saint. Et je peux prier devant elle*, confie Loudmila, une grand-mère entourée de ses petits enfants... *Un acte religieux, non plus une simple curiosité culturelle. En famille, c'est un moment de communion.* » En russe : *sobornost*.

Le journaliste de *LA CROIX* enrage et accuse le chef de la Russie d'instrumentalisation : « *Une icône au service de la politique religieuse du Kremlin* » (20 juin 2023, p. 12) ! Pour

nous, nous y voyons la preuve que la consécration du 25 mars 2022 commence à produire ses fruits, selon la voie tracée par Vladimir Soloviev :

« Il n'est pas bon pour un homme de rester seul. Il n'en est pas autrement pour une nation. *Il y a neuf cents ans nous avons été baptisés par saint Vladimir au nom de la Trinité féconde et non pas au nom de l'unité stérile.* L'idée russe ne peut pas consister à renier notre baptême. L'idée russe, le devoir historique de la Russie nous demande de nous reconnaître solidaires de la famille universelle du Christ et d'appliquer toutes nos facultés nationales, toute la puissance de notre empire à la réalisation complète de la Trinité sociale où chacune des trois unités organiques principales, l'Église,

l'État et la Société, est absolument libre et souveraine, non pas en se séparant des autres, les absorbant ou les détruisant, mais en affirmant sa solidarité absolue avec elles. **Restaurer sur la terre cette image fidèle de la Trinité divine, voilà l'idée russe.** Et si cette idée n'a rien d'exclusif et de particulariste, si elle n'est qu'un nouvel aspect de l'idée chrétienne elle-même, si, pour accomplir cette mission nationale, il ne nous faut pas agir contre les autres nations mais avec elles et pour elles, c'est là la grande preuve que cette idée est vraie. Car la Vérité n'est que la forme du Bien, et le Bien ne connaît pas d'envie. » (*L'idée russe*, article paru dans *l'UNIVERS* de Veuillot en mai 1888, cf. *La vocation "catholique" de la Russie*, *RÉSURRECTION* n° 10, p. 9-20)

son Cœur, l'orgueil de Lucifer, "*porte lumière*", se cabra, tandis que l'humilité du petit archange Michel faisait luire toute la splendeur de Notre-Dame, dont Lucie disait qu'Elle était toute « *lumière* ».

« Ce fut parmi eux une mêlée, une lutte d'Esprit à Esprit, plus terrible que les nôtres, mais pour nous combien mystérieuse ! Plus liés encore, de par leur création, que les membres d'une famille le sont entre eux, leur soudain et surnaturel amour ou leur haine du Père qui les éprouvait, soudain les divisèrent et dressèrent les uns contre les autres. Dans ce combat, la Charité devait l'emporter. "*Il y eut une bataille dans le Ciel : Michel et ses anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta avec ses anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du Ciel.*" (Ap 12, 7-8) Chassés du Ciel et précipités sur la terre, "*l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier*" et ses anges, y poursuivent une guerre inexpiable contre Dieu... Les voilà maintenant qui battent l'estrade, sur terre, se sachant déjà vaincus et promis à l'enfer éternel préparé pour eux (Mt 25, 41). » (LETTRE À MES AMIS n° 224)

Le rôle historique de saint Michel est de rassembler les serviteurs fidèles qui veulent envers et contre tout coopérer au grand dessein de notre très chéri Père céleste : rendre au Cœur Immaculé de Marie la place qui lui revient depuis les origines, afin que toutes les nations, la voyant ainsi placée sur le lampa-

daire, "*lucerna*", reviennent des ténèbres à la Foi. Et pour que le Saint-Père y consente enfin, car c'est de lui que tout dépend, il faut que les hommes d'armes bataillent, sous l'étendard et l'épée de saint Michel, « *le Maréchal du Ciel* » (La Varende). Tout comme au quinzième siècle (voir *infra*, pages 25-26).

SUR LE CHEMIN DES PÈLERINS

Ce 10 juin marquait la fête liturgique et nationale de l'Ange gardien du Portugal, autrement dit saint Michel. C'est aussi celui de la France, puisqu'il a dit à Jeanne d'Arc : « *Je suis Michel, le protecteur de la France.* » Et par une rencontre providentielle, il est aussi l'Ange gardien de la Russie, que le Cœur Immaculé de Marie a en dilection, et il est invoqué aujourd'hui au sein des troupes russes. Mais à tous, il crie : « *Pénitence ! Conversion ! Réparation !* »

C'est en partant de Genêts, au lieu-dit "le Bec d'Andaine", que nous traversâmes l'immense Baie. C'était autrefois l'ultime étape des pèlerins qui arrivaient du Nord, et cette traversée des sables et des cours d'eau était tout un symbole, comme le passage de la mer Rouge et la traversée du désert par le peuple élu : « *Voici que j'envoie un ange devant toi pour te garder dans le chemin et pour te faire parvenir au lieu que j'ai préparé. Sois sur tes gardes en sa présence, et écoute sa voix. Ne lui résiste pas, parce que mon Nom est en lui.* » (Ex 23, 20)



« AULTRE AYDE N'AY QUE SAINT MICHIEL »

EN mai 1420, le honteux traité de Troyes dépossède le dauphin Charles de son héritage et proclame le roi d'Angleterre maître du gouvernement de la France. Mais tous les bons sujets du Roy ne l'entendent pas de cette oreille. Ainsi du gentilhomme normand Jean d'Harcourt, huitième du nom, *« lieutenant général pour le roy ès provinces de Normandie, d'Anjou, de Touraine et du Maine »*. Il a été fidèle à Charles VI jusqu'au traité de Troyes, et après le traité, il reste fidèle au Dauphin. C'est donc à lui que les moines du Mont Saint-Michel ont recours. Il a offert une statue du *« très heureux Michel »*, pesant 76 marcs d'argent fin, après avoir échappé par miracle à la défaite d'Azincourt en 1415, et sa devise porte ces mots : **« Aultre ayde n'ay que saint Michiel - Nemo adjutor meus, nisi Michael. »**

L'abbé du Mont, l'ambitieux Robert Jolivet, est passé à l'ennemi. Mais le prieur conventuel, Jean Gonault, est décidé, lui et les autres moines, à rester fidèle aux lys de France. Jean d'Harcourt accepte avec joie et fierté cette charge de défendre le Mont, *« afin, stipule le contrat, que les religieux puissent tousjours et continuellement faire le divin service de nuict et de jour, ainsy que tenus et obligés y sont... »*

Quelques jours plus tard, une proclamation est faite : *« Pour obvier à la malice damnable des Anglais, lesquels ont par plusieurs fois et divers moyens essayé à entrer ès abbaye, ville et forteresse du Mont Saint-Michel, nous y sommes venus et, moyennant la grâce de Notre-Seigneur Dieu, y maintiendrons la bonne obéissance »*. Il était temps, les Anglais commençaient à investir le Mont de tous côtés.

En 1421, les fortifications sont hardiment poussées, quand un

beau jour, on entend un grand fracas : le chevet de l'église haute s'écroule, entraînant dans sa chute les chapelles rayonnantes du chœur. Sur le moment, quelle consternation ! Les défenseurs n'en perdirent pas courage pour autant, et repoussèrent une attaque des Anglais qui pensaient profiter du désarroi pour prendre d'assaut la cité de l'Archange.

L'année suivante, 1422, Jean d'Harcourt réussit un beau coup de filet contre une troupe de trois mille Anglais qui rentraient en Normandie après avoir saccagé l'Anjou et le Maine. Ensuite, il laissa son bras droit, Robert d'Estouteville, au Mont Saint-Michel pour servir de refuge et de base d'opérations. Cette victoire eut un grand effet moral dans tout le pays. Et le duc de Bedford qui était régent après la mort d'Henri V, comprirent qu'il leur fallait à tout prix prendre le Mont. Bedford nomma Robert Jolivet son Garde des sceaux. Questionné au sujet du Mont, ce dernier répondit qu'étant données ses extraordinaires capacités de résistance, il n'y avait pour s'en emparer que deux moyens : la famine ou des intelligences qu'on se ménagerait dans la place.

En 1423, les Anglais décident de fermer la baie par une flotte et de lancer en septembre une attaque par la mer. Mais au moment où l'assaut se produit, une violente tempête s'élève, les Anglais ont tout simplement oublié que c'était un jour de fête de l'Archange, et qu'il risquait d'être de la partie. Ils eurent ce jour-là des pertes considérables. En 1424, a lieu la bataille de Verneuil, où tombe Jean d'Harcourt, ce preux d'entre les preux. Le dauphin Charles nomme pour le remplacer Dunois, qui à son tour nomme un lieutenant sur place, Nicole Painel.

Nicole avait une fille, Jeanne, qui épousa Louis d'Estouteville, fils de Robert. Cette Jeanne Paynel est la figure emblématique de la résistance du Mont Saint-Michel. Quand elle arriva au Mont en 1418, elle avait 14 ans ; elle se maria avec un vaillant défenseur du Mont, leur premier fils fut baptisé sur les fonts de l'église paroissiale et reçut le nom de... Michel. Connue pour sa piété et sa bonté courageuses, elle mourra au Mont Saint-Michel en 1437, à l'âge de trente-trois ans.

L'étau se resserre autour du Mont, qu'on appelait *« la petite France du Mont »*. Le traître Jolivet se démène pour tenter de prendre, par ruse ou par force, la citadelle de l'archange. Les escarmouches se multiplient. Au Mont, les moines prêtent main forte aux soldats pour réparer les brèches ou pour faire le guet. Le péril pour les défenseurs était de manquer de vivres et de munitions. Mais grâce aux Bretons de Saint-Malo, qui forcèrent le blocus et qui n'hésitèrent pas à monter à l'abordage des vaisseaux anglais, la place put être ravitaillée. Cette même année, Nicole Painel cède la place à son gendre, Louis d'Estouteville, qui est un second Jean d'Harcourt, pour le courage, la prudence et la piété. Il faut dire que dans tout le royaume, on avait les yeux fixés sur le Mont Saint-Michel, comme sur Verdun pendant la Grande Guerre. Le Mont tenait, miracle ! Saint Michel est avec nous ! Mais les Anglais qui comprenaient l'importance, non pas stratégique, mais morale, de la place, étaient décidés à mettre tout en œuvre pour s'en emparer.

Qu'allait faire l'archange, ce « Prince des chevaliers du ciel », comme on le lit à la fin de la liste des chevaliers et hommes d'armes qui étaient en défense du Mont (119 en tout),

« *lesquels ont en l'obéissance de Charles, présent roy de France jusques cy tenu cette place par l'ayde de Dieu et la grâce, et de Monseigneur Saint Michel, Prince des chevaliers du ciel* » ? En bon stratège, saint Michel fit diversion...

À l'autre bout du royaume, près de la place de Vaucouleurs qui tenait aussi dans la fidélité au roi, il commença à former une enfant qui avait tout juste treize ans, qui s'appelait Jeannette dans son pays, c'était la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée. « *Sur toutes choses, il me disait que je fusse bonne enfant, et que Dieu m'aiderait, de venir au secours du roi de France, entre autres choses.* » Puis il se nomma, confirmant une tradition remontant aux Carolingiens : « **Je suis Michel, Protecteur de la France.** »

« *Ce qui me meut à croire, dira Jeanne à ses juges de Rouen, que c'était bien saint Michel qui m'apparaissait, c'est encore le bon conseil, le confort et la bonne doctrine qu'il n'a cessé de me donner. Il me racontait la pitié qui était au royaume de France.* » À Chinon, elle le vit porteur de la couronne de France, le "signe" donné au roi. Au printemps 1429, on apprit au Mont ce qui se passait sur la Loire, comme en témoigne la "Chronique du Mont Saint-Michel" :

« *L'an 1429, le V^e jour de mars, la Pucelle vint au roy. La ditte Pucelle leva siège qui estait devant Orléans, là où il avait des plus diverses bastilles et autres fortifications qui fussent de tout le temps de cette guerre.* » C'était le 8 mai, fête de l'archange. Le mois suivant, les nouvelles s'enchaînent, et les troupes anglaises qui étaient autour du Mont sont dépêchées en hâte vers la Loire :

« *En cet an, la ditte Pucelle print Jargeau où estait le comte de Suffolk et ses deux frères et plus de 500 Anglais. Le samedi suivant elle vint à Beaugency où il avait grant force d'Anglais qui se rendirent à elle aussitôt. Icet samedi, jour saint Aubert, elle poursuit le sire de Tallebot, Scalles et aultres Anglais bien quatre mille qui furent déconfis, et le dit Tallebot prins à Patay.* » 18 juin, jour de la Saint-Aubert, ça ne s'oublie pas !

Bientôt c'est la mention triomphale : « *L'an dessus dit, la ditte Pucelle mena couronner le roy Charles VII à Reims qui fut couronné le 17^e jour de juillet.* »

Mais l'année suivante, le ton devient mélancolique : « *Et retourna es François qui estoient en pays de France et là fut prinse des Bour-*

guignons à Compiègne, l'an 1430. Les Bourguignons qui avaient prins la ditte Pucelle la vendirent aux Anglais. » On approche du tragique dénouement. À noter que parmi ses juges de Rouen, siégeait Robert Jolivet, l'abbé du Mont Saint-Michel qui avait trahit sa fidélité.

« *L'an 1431, le pénultième de may, les Anglais ardirent [brûlèrent] la Pucelle qu'ils avaient achetée des Bourguignons. Ce jour même les Anglais assiégèrent Louviers où ils furent bien demi an, et ils perdirent moult de leurs gens* » Que de joies, d'espérance, d'inquiétudes, de souffrances et de deuils représentent pour la petite France du Mont, ces phrases volontairement concises de la *Chronique du Mont Saint Michel* ! Là, a été vécue l'épopée de Jeanne et pleurée sa mort douloureuse. Un auteur a même écrit un livre sur "JEANNE D'ARC, PERSONNIFICATION VISIBLE DE SAINT MICHEL" (abbé Eugène Soyer, 1896), et il cite en exergue ces paroles de Mgr Pie : « *Sous cette armure de jeune fille, c'est l'ange des batailles qui combat, sa vertu est en elle.* »

À partir de 1430, la formule "**Saint Michel est mon seul défenseur**" était apparu sur les étendards royaux, scandant les entrées royales dans les villes reconquises, de Paris à Rouen.

Autrefois, les voies d'accès qui menaient au Mont-Saint-Michel étaient appelées "*Chemins de Paradis*". Comme des images raccourcies de notre marche vers le Ciel, sous la conduite de saint Michel, "*Prévôt du Paradis*". C'est dans les temps troublés de la guerre de Cent Ans, que l'invocation à saint Michel fut ajoutée au *CONFITEOR*. Car ce lieu saint « *n'existe que pour ceux-là seuls qui veulent que le Christ soit vénéré avec empressement, et il accueille ceux qu'un amour ardent de la vertu emporte vers le Ciel* », dit une vieille chronique.

Après une halte au rocher de Tombelaine, l'îlot jumeau du Mont, on aborde ce dernier par la face Nord ! avec ses pentes abruptes et battues par les

vents, qui est aussi le côté de la Merveille, tandis que le village occupe les flancs Sud et Est. Le "Château de Monseigneur Saint Michel" est bien fortifié. Saint Louis, lors de son pèlerinage au Mont, fit un don important... « *pour la fortification* » ! Et quand quatre siècles plus tard, Vauban vint au Mont, il n'eut pas de mot assez fort pour en louer la perfection y voyant « *un chef-d'œuvre et l'ouvrage le plus hardy et le plus achevé qui fust peut-être dans le monde* ».

Nous assistâmes à la messe de la Sainte Vierge à l'église Saint-Pierre. C'est là qu'on peut faire ses dévotions à l'Archange, puisque sa statue d'argent massif orne une chapelle. Autrefois, il était là-haut, au cœur de l'abbaye construite en son honneur. Il

demeure néanmoins le gardien du Sanctuaire et des trésors spirituels que celui-ci renferme : la foi en la divine Eucharistie, la fidélité à la Sainte Église et la dévotion à l'Immaculée. Les trois blancheurs...

Un vitrail du chœur représente la délivrance de saint Pierre de la prison d'Hérode. L'Église aime à voir saint Michel dans l'Ange qui a délivré le chef des Apôtres, tandis que « *la prière de l'Église s'élevait pour lui vers Dieu sans relâche* » (Ac 12, 5). **Surge Pierre !** Debout, Pierre, libère-toi de tes chaînes et reçois en héritage les nations à évangéliser... Frère Bruno nous exhorte sans cesse à prier pour le pape François, pour qu'il sorte des chimères de son projet synodal, et ouvre les yeux à la lumière du message de Fatima, qu'il embrasse et répande partout dans le monde la dévotion réparatrice, seul remède à notre monde en perdition.

L'église paroissiale est depuis 1867 le siège d'une archiconfrérie bénie par le bienheureux Pie IX. La statue de l'archange fut couronnée le 3 juillet 1877, en présence de vingt-cinq mille personnes.

« Le couronnement d'un prince a une triple signification : d'abord il veut dire que nous reconnaissons les dons que Dieu lui a faits, en particulier l'autorité dont il l'a investi, car toute autorité vient de Dieu. En second lieu, souvent un prince est couronné à cause de ses exploits personnels ; il a mérité la couronne pour sa vaillance au milieu des difficultés. Enfin, le couronnement signifie que chacun des enfants du royaume se met sous la protection et au service de son prince : dans tous les corps de métiers, dans tous les genres de vie, dans tous les âges, les sujets comptent sur sa bienveillance, et lui compte sur leur travail et leur dévouement... Couronne de nos souvenirs pour louer saint Michel, couronne de nos prières pour le supplier, couronne de nos actions



pour l'imiter. Que du monde entier volent vers le trône du Prince, sur sa Montagne au-péril-de-la-mer, les couronnes spirituelles de ses innombrables sujets. » (ANNALES DU MONT-SAINT-MICHEL, juillet 1952, p. 49)

Nous ne pouvions pas ne pas évoquer le pèlerinage que fit saint Louis-Marie Grignion de Montfort, afin de placer les missions apostoliques dont le Pape l'avait chargé sous la protection de l'Archange Michel, d'où sa « *PRIÈRE EMBRASÉE* » : « *Eh quoi, Grand Dieu ! quoiqu'il y ait tant de gloire, de douceur et de profit à vous servir, quasi personne ne prendra votre parti en main ? Quasi aucun soldat ne se rangera sous vos étendards ? Quasi aucun saint Michel ne s'éciera du milieu de ses frères, en zélant votre gloire : QUIS UT DEUS ? Ah ! permettez-moi de crier partout : Au feu, au feu, au feu !...* »



Les contradictions qu'il essuierait ne seraient que la « *suite du combat terrible qui fut livré dans le Ciel entre la vérité de saint Michel et le mensonge de Lucifer, et un effet des inimitiés que Dieu même a mises entre la race prédestinée de la Sainte Vierge et la race maudite du Serpent* »

Saint Michel montre enfin le chemin d'une parfaite consécration à la Sainte Vierge : « *Tous les anges dans les cieux lui crient incessamment : Sancta, Sancta, Sancta Maria, Dei Genitrix et Virgo... Jusqu'à saint Michel, quoique prince de toute la cour céleste, il est le plus zélé à lui rendre et à lui faire rendre toutes sortes d'honneurs, toujours en attente pour avoir l'honneur d'aller, à sa parole, rendre service à quelqu'un de ses serviteurs.* » (TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION, n° 8)

Nous montâmes ensuite à l'abbaye pour la visiter, non pas en touristes mais en pèlerins. Les moines bénédictins bâtirent leur monastère sur le roc, c'est bien le cas de le dire. Au cœur du monastère, la Reine du Ciel était honorée "sous-terre". En visitant cet incomparable poème de pierre, nous remplîmes nos cœurs et nos esprits de cette histoire millénaire, telle que notre Père nous a appris à l'aimer : « *Je ne vis pas mille ans en arrière, mais je vis de ces mille ans qui ont bâti mon univers, et qui lui ont mérité de Dieu et de son Christ de survivre. J'y puise toute ma sagesse, à leurs cent cinquante vérités et bontés, beautés humaines et chrétiennes, ou pour mieux dire monastiques et monarchiques [...]. Nous dépendons d'eux et ils prient pour nous dans la Gloire, ces héros de jadis qui se sont tant combattus et donnés pour que vivent l'Église et la Monarchie très chrétienne, ces deux cœurs de notre être et de notre destin.* » (MÉMOIRES ET RÉCITS, t. II, p. 196)

Le Mont-Saint-Michel resta la citadelle de la fidélité française pendant la guerre de Cent Ans, et de la foi catholique pendant les guerres de religion. Les huguenots tentèrent plusieurs fois de s'en emparer par surprise, en vain. L'Archange veillait. Dans notre douce et sainte France, on le priait pour la conversion d'Henri de Navarre, avec ce refrain d'un cantique de Bretagne : « *Michel au roi porte la foi.* »

Après avoir servi de prison pendant la Révolution et bien après, le Mont-Saint-Michel fut enfin rendu au culte en 1863, dans quel état ! En 1874, l'abbaye devint la propriété des Monuments historiques, qui l'ont admirablement restaurée, avec beaucoup de compétence et de savoir-faire. Mais... le Mont n'a toujours pas retrouvé sa vocation première, qui est de prières et de louanges, de supplications au Prince des phalanges célestes, loin de là ! Aussi la petite prière de réparation que saint Michel apprit aux pasteurs de Fatima, « *Mon Dieu, je crois, j'adore...* » eut rarement lieu plus approprié que la chapelle d'abside où le Saint-Sacrement est quasiment abandonné, ou encore aux pieds de la Vierge noire de Notre-Dame du Mont-Tombe perdue dans l'obscurité de la crypte des gros piliers. « Lorsqu'on aura rendu à Michel la montagne de son héritage, écrit Paul Féval, quand la louange aura retenti à nouveau dans la nef aux piliers

millénaires, parce que là il a réclamé d'être honoré et promis d'exaucer les prières, de nouveau il mettra son bouclier et son glaive à notre service. » (LES MERVEILLES DU MONT-SAINT-MICHEL, 1876)

Nous retraversâmes la Baie pour revenir à la Lucerne, miquelots heureux et fourbus, et y célébrer le lendemain la solennité de la Fête-Dieu.

UNE RÉPARATION « PLUS DIGNE »

Il a été donné à la Chrétienté en péril de revoir saint Michel Archange, – non pas à nous mais à trois enfants chéris du Cœur Immaculé de Marie, c'était à Fatima en 1916 –, non pas en armure, mais en aube blanche éclatante de lumière, pour le service de la divine Liturgie et le pèsement des âmes. Ange précurseur de la Reine du Ciel, Ange du Portugal, Ange de la Paix, Ange de l'Eucharistie, il a appris aux pasteurs en trois petites apparitions, à prier sans cesse, à offrir leurs sacrifices au Très-Haut, à réparer les crimes des hommes ingrats et à consoler leur Dieu.

Pour nous préparer à la messe et à la procession de l'après-midi dans le parc de l'abbaye, frère Benoît nous fit méditer des extraits de sœur Lucie de Fatima : « *COMMENT JE VOIS LE MESSAGE* », en particulier la prière enseignée par l'Ange à la Sainte Trinité, qui associe la consécration eucharistique à la consécration au Cœur Immaculé de Marie :

« *Cette prière fut pour moi d'un grand secours dans mon union à Dieu ; elle m'a rapprochée de Lui, m'a saisie, s'est gravée en mon cœur de façon indélébile : Sainte Trinité, Dieu unique et véritable, en qui je crois et j'espère, je t'adore et je t'aime ; accepte mon amour et mon humble adoration. Ce que j'ai à te donner, c'est si peu que je te demande d'accepter, en échange de mon indignité, les mérites infinis du Cœur de Jésus et ceux du Cœur Immaculé de Marie et, en échange, je te demande la conversion des pauvres pécheurs... pour que, par notre identification au Christ, nous puissions offrir à la Très Sainte Trinité une réparation plus digne et agréable à ses yeux...*

« *Hostie divine, pain descendu du Ciel, que le Père nous a donné et qui a allumé en moi une flamme laborieuse, que ton amour embrase, présente en moi, divine hostie, sur l'autel du sacrifice, je t'adore et je t'aime, je veux être avec toi consacrée, offerte au Père, flamme ardente, pour me perdre en toi dans l'éternité de ton Être immense. Petite hostie, je veux être avec toi, fais de moi, pour toi, ton vivant tabernacle. Que tu puisses y demeurer, comme fournaise ardente, que ton amour présent ne laisse pas s'éteindre. Tu resteras là, flamme toute brûlante, que ton amour entretient, avec la lumière de ton regard.* »

« *Priez avec moi*, disait l'Ange du Cabeço à Lucie, François et Jacinthe... *Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.* » L'appel que lance saint Michel à la réparation et à la consolation de notre Dieu est un feu dévorant, qui embrasa le cœur de la petite Thérèse :

« *Je veux pendant ma courte vie
Sauver mes frères les pécheurs
Ô Bel Ange de la Patrie,
Donne-moi tes saintes ardeurs,
Je n'ai rien que mes sacrifices
Et mon austère pauvreté,
Avec tes célestes délices
Offre-les à la Trinité.* »

(Prière à l'Ange gardien)



« VOUS AVEZ LA MALADIE DE LA VIGNE. »

Ce samedi 17 juin était la fête liturgique choisie par l'Église pour célébrer le Cœur Immaculé de Marie. Nos amis du Languedoc avaient choisi cette date pour faire pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame du Dimanche, qui rappelle les apparitions dont a été gratifié Auguste Arnaud, un humble vigneron de Saint-Bauzille-de-la-Sylve, près de Gignac, entre Montpellier et Lodève, le 8 juin et le 8 juillet 1873.

Au lendemain de la guerre de 1870 et de notre défaite cuisante, on assista en France à un puissant réveil religieux et moral : « *Gallia pœnitens et devota* », comme il est marqué au bandeau du chœur de la basilique de Montmartre. Précisément, le 22 juillet 1873, était voté à la Chambre, composée d'une majorité de catholiques et de royalistes, divisés cependant entre légitimistes et orléanistes, le vœu national d'érection de la basilique du Sacré-Cœur sur la Butte de Montmartre. C'était le moment des grands pèlerinages nationaux à Paray-le-Monial, à La Salette, à Lourdes, à Chartres, où le cardinal Pie n'hésitait pas à proclamer le 28 mai, au lendemain de la chute de Thiers, en présence d'une foule considérable et de cinquante membres de l'Assemblée venus confier le sort du Pays à Notre-Dame : « *La France veut un chef, La France veut un maître* », et l'évêque de Poitiers entendait par là le roi, Henri V, qui se préparait à revenir et à remonter sur le trône. Mais les institutions étaient toujours gangrénées par le parlementarisme et les esprits les plus avisés, comme Mgr Freppel, s'en alarmaient. « *Le mal est trop profond pour que les hommes puissent y remédier* », écrivait l'évêque d'Angers (frère Pascal, t. II, p. 204).

« La France tout entière, la France chrétienne surtout, reste dans l'attente. Chacun a le sentiment que l'heure est décisive, que les destinées du pays

sont en jeu... Comme il arrive aux temps de crise, la piété s'exalte aisément. Des prophéties circulent parmi les fidèles. » (COMMISSION HISTORIQUE DU CENTENAIRE, Beauchesne, 1973. *Le contexte historique*, p. 9)

Particulièrement dans le Midi, où la rivalité entre « blancs » (royalistes) et « rouges » (républicains) s'exacerbait. Tandis que les premiers multipliaient les manifestations religieuses, les pèlerinages, on assistait à une montée en puissance de l'anticléricalisme, par le moyen de la presse : des municipalités s'en prenaient aux sonneries de cloches, les enterrements civils augmentaient, les pèlerins étaient hués à leur retour, on assistait à des attentats contre des Croix.

Le contexte économique était tendu : après des années de prospérité, due à l'extension des vignes, était apparu le phylloxéra, qui ravageait ces mêmes vignes et progressait d'une manière inexorable. Cet insecte piqueur apparenté aux pucerons était originaire de l'Est des États-Unis. Il fut signalé pour la première fois en France en 1863, et détruisait en l'espace de quelques années toute la viticulture française et européenne. Il avait comme caractéristique de pourrir les pieds de vigne par la racine, qui se desséchait et ne faisait plus monter la sève dans les sarments. Nos plants de vigne durent être tous remplacés par des plants... américains !

Devant le fléau, l'Église prescrivit des prières publiques. L'évêque de Montpellier, Mgr Le Courtier, écrivait à ses prêtres le 18 juin 1873 : « *Dans cet état d'inquiétude générale, notre sollicitude croit devoir ordonner des prières publiques. En conséquence, le dimanche 6 juillet, dans toutes les paroisses rurales, il sera fait, après Vêpres, une procession pour demander à Dieu de sauver les récoltes.* »

En juin 1873, le village de Saint-Bauzille-de-la-Sylve n'était pas encore touché, et pour Auguste

Arnaud, tout se présentait bien pour lui ; il en faisait même un peu plus qu'il n'est permis à un bon chrétien, puisqu'il travaillait à la fraîche en ce dimanche 8 juin, où l'on fêtait la Sainte Trinité.

Là-dessus, la Sainte Vierge lui apparaît. Un prêtre âgé du diocèse de Montpellier, fervent pèlerin de Notre-Dame du Dimanche, nous fit le récit savoureux des apparitions, mêlé d'expressions en langue occitane, puisque la Sainte Vierge s'exprimait ainsi. « C'était une femme de taille moyenne, témoigne Auguste, tout de blanc vêtue. Elle portait une ceinture frangée, sa tête était surmontée d'une couronne haute semblable à la mitre d'un évêque ; un grand voile blanc partant du sommet de la couronne l'enveloppait de toute part jusqu'aux pieds, couvrant même les mains qu'elle tenait croisées sur la poitrine. Tous ces ornements étaient d'une éclatante blancheur. La figure de cette femme était belle, calme. Je ne l'ai pas vue sourire. »

Le message est simple, et pourtant mystérieux : « *Vous avez la maladie de la vigne.* » La Dame reproche ensuite au vigneron d'avoir « *abandonné Saint-Bauzille* », le patron de la paroisse, lui demande en réparation d'aller en procession jusqu'à l'oratoire Saint-Antoine sur la colline voisine, puis en pèlerinage à Notre-Dame de Grâce à Gignac, de planter « *une croix chargée d'une Vierge au fond de la vigne* », la sienne, et d'y faire procession chaque année, enfin d'aller « *dire tout cela* » à son père et au curé.

Elle annonce qu'Elle viendra le « *remercier dans un mois* », ce qui se produisit ponctuellement le 8 juillet suivant, en présence de plusieurs centaines de témoins. Comme il n'y avait pas plus brave dans toute la région qu'Auguste Arnaud, il avait accompli tout ce que la Dame avait demandé. Alors Elle ajouta : « *Il ne faut pas travailler le dimanche.... Heureux celui qui croira, malheureux qui ne croira pas... Vous serez heureux avec toute la famille... Que l'on chante des cantiques !* » Et elle s'éleva droit vers le ciel « comme un aérostat », après avoir béni la foule comme font les prêtres à la fin de la messe.

Dans ce partage entre les fidèles du Christ, les enfants de l'Église, et les athées, les révoltés, les impies, la Sainte Vierge, « *d'une blancheur éclatante* », a choisi son camp : chargée de l'ordre de la Miséricorde mais n'étant pas libérale, elle dit ses préférences, elle en tient pour ce que notre Père aimait appeler « la religion de nos pères ».

L'ATTITUDE EXPECTANTE DE L'ÉGLISE

C'est en récitant le chapelet au milieu des vignes que nous nous rendîmes, comme la Vierge l'avait demandé, sur la colline qui domine le village jusqu'à l'oratoire Saint-Antoine, tout restauré de neuf, où nous chantâmes la messe du Cœur Immaculé de Marie... Après quoi, une petite causerie nous permit de revenir

sur l'attitude de l'Église vis-à-vis de ces modestes apparitions, que notre saint ami André Favard n'hésitait pas à appeler le « Fatima languedocien ».

L'abbé Coste, le curé de Saint-Bauzille, qui venait d'être nommé au moment des apparitions, resta longtemps dans l'expectative, s'interdisant même de se rendre sur le lieux des apparitions. Il attendait que l'évêque se prononce, ce qui était sage.

Mgr Le Courtier, parisien d'origine, prélat gallican, se tenait quant à lui en grande réserve devant ce qu'il considérait comme « des manifestations exubérantes de la piété ultramontaine et méridionale » (*sic !*). Son libéralisme de doctrine s'exerçait comme il arrive souvent par des actes d'autoritarisme et d'arbitraire. Finalement il fut démissionné par Rome en décembre 1873 et remplacé par Mgr de Cabrières.

Ce dernier arrivait de Nîmes, et son épiscopat à Montpellier allait durer près de quarante-huit ans. Disciple et ami du Père d'Alzon, et de Mgr Freppel ! c'était un fervent du culte marial et un apôtre convaincu de Notre-Dame de Lourdes. Sur le conseil du Père Vigourel, missionnaire diocésain, qui dès le début avait pris fait et cause pour l'apparition, l'évêque vint à Saint-Bauzille, rencontra le voyant et déclara : « *Je ne veux pas, au commencement de mon épiscopat, faire de la peine à la Sainte Vierge.* » Puis il ordonna la réunion d'une commission d'enquête.

Mais la commission était présidée par un prêtre, M. Segondy, vicaire général du diocèse, qui commença par faire traîner les choses en longueur, et bientôt prit parti contre l'authenticité des apparitions, rédigea un sévère réquisitoire contre le voyant, qu'il prétendait victime d'une hallucination.

Les partisans de l'authenticité répondirent au réquisitoire de l'abbé Segondy, en vain. Quant à Mgr de Cabrières, il adopta une attitude prudente. Il croyait en l'authenticité de l'apparition, et le manifesta sans ambiguïté à plusieurs reprises, puisqu'il donna l'autorisation de venir en pèlerinage sur les lieux, d'élever une chapelle ainsi que des statues correspondant aux différentes phases de l'apparition. Mais... il n'alla pas plus loin, esquivant la reconnaissance officielle.

« Une constatation s'impose, écrit le P. Guillot dans le livre du centenaire, c'est que nous nous trouvons en face d'une situation paradoxale. D'un côté une enquête qui, dans l'ensemble, apparaît complète et solide ; des juges dont trois sur quatre concluent à l'authenticité des apparitions, l'opposition du quatrième semblant reposer surtout sur un parti pris ; une dévotion et un pèlerinage qui, malgré bien des vicissitudes, n'ont jamais été interrompus ; un évêque qui, en maintes occasions, affirme sa croyance ferme aux faits de Saint-Bauzille et manifeste intérêt et bienveillance pour le sanctuaire.

« D'un autre côté, ce même évêque qui se dérobe devant une reconnaissance solennelle des apparitions

et qui évite prudemment tout geste, toute démarche qui pourraient être interprétés comme une prise de position officielle. » (p. 90)

Le Père Saudreau, dominicain vendéen, ancien provincial de France et prier du couvent de Toulouse, qui avait compris, lui, l'importance des apparitions de Saint-Bauzille, l'avait pourtant sollicité dans ce sens, écrivant en conclusion d'une brochure parue en 1878 ces lignes que nous faisons nôtres :

« *Quand la Très Sainte Vierge daigne apparaître dans un pays, elle lui fait un honneur et lui accorde une faveur dont le mépris pourrait bien ne pas être sans châtement. Un tel mépris est une si grande ingratitude ! Si la Sainte Vierge a voulu se donner dans notre France, par une nouvelle apparition, un nouveau théâtre de bienfaits à répandre et d'hommages à recevoir, ne doit-elle pas vouloir que cette apparition soit solennellement constatée ? Sa gloire et notre bien le demandent.* » (ibid., p. 72)

Il semble que Mgr de Cabrières voulait, avant de se prononcer, « *quelques faits surnaturels éclatants* » supplémentaires. Cette exigence paraît exagérée, car une manifestation céleste n'a pas besoin d'être sanctionnée par une autre ; si le Magistère juge qu'une apparition est vraie, qu'elle est du Ciel, cela suffit. « *Heureux celui qui croira* » ! Il en va de même aujourd'hui pour la dévotion réparatrice.

GARDIENNE DE LA VIGNE DU SEIGNEUR

Sans doute l'apparition de « *NOTRE-DAME DU DIMANCHE* », ainsi l'a-t-on appelée à cause du rappel de l'interdiction de travailler le jour du Seigneur, n'est pas « *appelée à l'éclat de Lourdes et de Fatima, mais à l'humble style de Nazareth* » ; elle a cependant sa place dans l'orthodromie mariale.

La Vierge Marie, Reine des prophètes, a annoncé, avant même qu'elle devienne manifeste, « *la maladie de la vigne* », de la Vigne du Seigneur ! qui est un dessèchement des âmes par la racine, causé tant par les institutions politiques au laïcisme étouffant, que

par l'apostasie répandue au sein de l'Église par la faute des pasteurs. Et Notre-Seigneur Jésus-Christ a des paroles terribles, non équivoques, sur les sarments qui ne portent plus de fruits : « *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il se dessèche ; on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent.* » (Jn 15, 6)

Le feu de l'enfer, « *où vont les âmes des pauvres pécheurs... Pour les sauver, Dieu veut établir la dévotion à mon Cœur Immaculé* » (13 juillet 1917).

C'est Elle la Gardienne de la foi de l'Église, l'Intendante de la Vigne du Seigneur, comme il est marqué au-dessus de la statue miraculeuse du sanctuaire Notre-Dame des Grâces de Gignac, où nous nous rendîmes pour achever notre pèlerinage : « *Posuerunt me custodem... J'ai été établie gardienne des vignes.* »

Le site privilégié lui est voué depuis qu'un premier oratoire, dédié à la Reine des Anges, fut substitué au temple de Vesta, lors de l'évangélisation de la région.

Détruit par les cathares au treizième siècle, il fut refondé le 15 août 1360, après l'érection d'une croix et la découverte, le 8 septembre suivant, de la statuette miraculeuse par un pauvre mendiant

aveugle et muet, aussitôt guéri de ses infirmités.

Dévasté à deux reprises par les protestants, ses réfections successives ont abouti à la construction de la belle église, aujourd'hui visible de toute la région, « *réparée avec tant de diligence et de sueur par le secours favorable de Marie que ni l'église ni le couvent contigu [des Récollets] n'auront jamais paru si magnifiques, notamment la chapelle des miracles* ». Cette chapelle où est invoquée « *l'adorable Marie Notre-Dame de Grâce* » demeure aujourd'hui le mémorial de son triomphe sur toutes les hérésies.

Nous y chantâmes les vêpres de la Sainte Vierge et reçûmes la bénédiction du Saint-Sacrement. Mon Dieu, que la religion de nos pères, solide et suave, est belle, plus belle que tout ce qu'il y a sous le soleil ! Une leçon semblable nous attendait à Ars, dans le village du Saint Curé.



Statue dorée de Notre-Dame du Dimanche. Au premier plan, la tombe d'Auguste Arnaud, le voyant (1843-1936) : « *J'aime mieux cela, disait-il, que tout ce qu'il y a sous le soleil.* »

« JE TE MONTRERAI LE CHEMIN DU CIEL. »

C'est à Ars que nous avons achevé la première phase de notre "Opération mariale spéciale". Ce n'est pas à proprement dit un sanctuaire marial, mais la Très Sainte Vierge y est descendue plusieurs fois et surtout elle habitait merveilleusement le cœur de son curé. Catherine Lassagne, qui fut sa fille spirituelle en même temps que sa confidente, en témoigne :

« Cet homme de Dieu qui, dès sa première enfance, avait aimé la Sainte Vierge avec une sorte de passion, comme il le disait lui-même, commença son ministère dans la paroisse par inspirer aux fidèles la dévotion à la Mère de Dieu, qu'il appelait le tendre refuge et la mère des pécheurs ; et jusqu'à sa mort, il ne cessa de prêcher cette dévotion, non seulement à ses paroissiens, mais aux innombrables pèlerins qui, par centaines de mille chaque année, venaient contempler dans le Curé d'Ars un prodige de mortification et d'apostolat, s'édifier de ses héroïques vertus, prendre ses conseils et s'abreuver aux sources de sa foi... La confiance qu'il inspirait envers Marie était sans borne. Ce bon Pasteur aurait voulu mettre dans tous les cœurs l'amour de la Sainte Vierge dont le sien était rempli. »

Le saint Curé d'Ars a-t-il également quelque chose à nous apprendre pour embraser nos cœurs de dévotion réparatrice ? Tout au long de cette journée, nos deux cents amis présents comprirent que ce que saint Jean-Marie Vianney a prêché, les dévotions et les vertus qu'il a inculquées à ses paroissiens, la vie sacramentelle qu'il leur a fait pratiquer, sont précisément la matière de la petite dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie que Notre-Dame a demandée à Fatima en 1917 et à Pontevedra en 1925 : confession, communion, récitation du Saint Rosaire et méditation de ses mystères. La religion de Fatima, c'est la religion de nos pères, dont le Curé d'Ars est le parfait représentant, le chef-d'œuvre accompli.

Nous nous rendîmes d'abord au Monument de la rencontre, qui rappelle comment, le 9 février 1818, un jeune ecclésiastique, vêtu d'une soutane usée et d'un vieux manteau dissimulant mal sa maigreur, flanqué d'une pauvre femme et suivi d'une petite voiture transportant ses hardes et quelques livres, errait à travers les prés. C'était le nouveau desservant de la chapellenie d'Ars, l'abbé Jean-Marie Vianney, à la recherche de son village. Un jeune berger, Antoine Givre, lui en indiqua la direction. *« Mon petit ami, remercia le jeune prêtre, tu m'as montré le chemin d'Ars, je te montrerai le chemin du Ciel. »* Puis le jeune berger expliqua que là même où ils se trouvaient passait la limite de la paroisse. L'abbé Vianney se mit à genoux et pria.

Cette parole en évoque une autre, la promesse que fit Notre-Dame à Lucie le 13 juin 1917 : *« Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te*

conduira jusqu'à Dieu. » Précisément : c'est par ce même chemin du Cœur Immaculé de Marie que le saint Curé d'Ars entendra conduire son troupeau au Ciel. Il n'aura de cesse qu'il ait consacré sa paroisse à l'Immaculée Conception. Le 1^{er} mai 1836, il écrivit le nom de tous ses paroissiens sur un ruban de soie blanche l'enferma dans un cœur en vermeil qui fut placé sur la poitrine de la belle statue dorée de l'Immaculée Conception qu'il avait fait installer dans son église. C'était l'aboutissement de dix-huit ans de ministère héroïque : pénitence et prédication, administration des sacrements et pratiques de dévotions, spécialement du Rosaire... Nous dirions aujourd'hui : une fervente dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie. Car le Curé d'Ars a si bien relevé les ruines de la révolution dans sa paroisse – œuvre de "réparation" s'il en est ! – que le Bon Dieu le fit rayonner dans la France entière jusqu'à sa mort et dans le monde entier par sa canonisation.

L'EXEMPLE D'ARS DEMEURE

Après la messe et le pique-nique pris dans la prairie, nous nous retrouvâmes tous serrés dans la vieille église, « une toute petite église de campagne, restaurée, agrandie continuellement par le Saint... La chaire, le confessionnal, les admirables vieilles statues de bois doré, – la Sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, sainte Philomène – les petites chapelles latérales où allaient méditer les pénitents, c'est l'univers familial, pauvre mais beau, d'un curé de campagne. Mais la sainteté flotte partout avec le souvenir de tant de prodiges et de grâces répandus en ce lieu. Ici les curés de paroisse se sentent chez eux, ainsi que les pèlerins venus des campagnes environnantes, mais en même temps quelle leçon leur est donnée, fraternellement mais rudement, par ce prêtre d'il y a cent ans ! » écrivait notre Père dans sa *LETTRE À MES AMIS* n° 41, durant l'été 1958.

Un pas encore, et nous étions devant la châsse : « La proximité de ce corps aide à retrouver la présence vivante de l'âme qui l'habita et le visage de cire, si ressemblant aux dires des contemporains, facilite cette communion spirituelle... »

Tandis que la vue du confessionnal donne à entendre une autre leçon importante : *« C'est ici que le démon a reculé et peut-être est-ce ici vraiment que l'œuvre impie de la Révolution a été absoute et que notre peuple a été libéré de son fardeau. »* Nous avons oublié tant de crimes, nous n'imaginons plus la grande pitié des âmes de ce temps. Insidieusement, le démon joue de cet oubli et de cette distraction... Le confort a pénétré partout, l'indifférence se masque de charité, les hommes n'ont plus peur de rien et se sentent libres de toute contrainte. À quoi bon dès lors peiner et se sacrifier s'il n'y a pas de péril pour les âmes ? Qui croit encore que le combat de l'Église vise à arracher les pécheurs aux griffes

du démon ? Peut-être sommes-nous en train de retomber insensiblement dans le misérable paganisme du temps de Monsieur Saunier, le prêtre apostat ?... Heureusement, l'exemple d'Ars demeure sous nos yeux. Que saint Jean-Marie Vianney nous guide ! » (*ibid.*)

Lui qui disait : « *Si j'avais déjà un pied dans le Ciel et qu'il me fut dit de retourner sur la terre pour y travailler à la conversion des pécheurs, j'y retournerais volontiers.* »

Le recteur du sanctuaire avait fait le matin le même constat dans son sermon de la messe :

« Les âmes se perdent aujourd'hui dans l'insouciance la plus complète », mais il avait omis de dire le péril qui les menace de se perdre... éternellement, et surtout de donner le remède voulu par le Ciel, qu'avait déjà mis en œuvre le saint Curé, à savoir la dévotion au Cœur Immaculé de la meilleure des mères.

NOTRE-DAME D'ARS

C'est par les moyens traditionnels de la prédication et du catéchisme, du Rosaire, de la confession et de la communion eucharistique, que le Curé d'Ars a reconquis sa paroisse. En 1823, il voulut emmener tous ses paroissiens en pèlerinage à Fourvière. « *Nous nous consacrerons à la Sainte Vierge dans ce sanctuaire où elle se montre si puissante et si bonne. Il faut qu'elle nous convertisse.* »

En 1827, la mission qu'il prêcha dans sa paroisse fut une véritable révolution dans les cœurs : « *Mes frères, Ars n'est plus Ars, jubilait-il. J'ai confessé et*



prêché dans des missions. Je n'ai rien trouvé comme ici. » Il attendit néanmoins encore neuf ans avant d'accomplir l'acte décisif de la consécration de sa paroisse à l'Immaculée Conception, le 1^{er} mai 1836.

Dans la chapelle, la statue dorée de la Vierge aux rayons, qui étend ses mains et écrase le serpent, porte un cœur dans lequel le bon pasteur avait inscrit les noms de tous ses paroissiens. La porte du tabernacle porte le monogramme de Marie surmonté de la Croix, comme au revers de la médaille miraculeuse. Ars était un relais de la Rue du Bac, une étape de l'orthodromie mariale, par laquelle l'Immaculée reconquerrait son royaume de France après l'apostasie de la Révolution.

« *Il y a quelques années, le Bon Dieu a envoyé la Très Sainte Vierge, les mains pleines de lumières et de grâces pour les répandre sur la terre. "Allez, ma Mère, lui a-t-il dit, touchez ce pauvre peuple." Quelque temps après, elle s'est montrée à de pauvres bergers, triste, versant des larmes, couverte des instruments de la Passion, afin de nous toucher.* » C'était à La Salette, en 1846.

Dès qu'il connut ce qui s'était passé à Notre-Dame des Victoires, l'abbé Vianney agrégea sa paroisse à l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie refuge des pécheurs et, chaque samedi, à l'issue de sa messe, il récitait les litanies de la Sainte Vierge avec l'invocation « *Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous* ».

« Le Cœur de Marie, écrit le chanoine Pagnoux, était l'arsenal auquel il empruntait incessamment les armes dont il se servait pour combattre l'enfer. » (*L'APÔTRE DE LA CONFIANCE EN MARIE*, 1959, p. 45) Ainsi, une de ses pratiques



pour obtenir la conversion des pécheurs était de conseiller une neuvaine au Cœur Immaculé de Marie ou une messe en son honneur.

Enfin, pendant plus de trente année, grâce à son curé, la paroisse d'Ars, par d'ardentes prières et par d'incessantes louanges à l'Immaculée, avait supplié le Saint-Esprit de hâter l'heure où le dogme de l'Immaculée Conception serait proclamé. L'abbé Vianney apprit à ses paroissiens à sanctifier chaque heure de la journée en récitant l'*Ave Maria* suivi de l'invocation :

« Bénie soit la sainte et immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Ô, Marie, que toutes les nations glorifient votre saint nom, que toute la terre invoque et bénisse votre Cœur Immaculé ! »

En 1844, une statue fut placée en haut de la façade. Sur son socle sont gravés ces mots : « *Maria sine labe concepta.* » Des petites statues de la Vierge étaient visibles dans le village, au détour des chemins, sur la porte ou dans l'intérieur des maisons. Ars était devenue la "Cité de l'Immaculée".

La proclamation de ce dogme, le 8 décembre 1854, fut une fête inoubliable à Ars. « *Quel bonheur ! s'écriait le Curé d'Ars, j'ai toujours pensé qu'il manquait ce rayon à l'éclat des vérités catholiques.* » Il avait fait confectionner une chasuble magnifique, bleue et brodée d'or, ornée d'une représentation du Cœur Immaculé de Marie sur la poitrine et de l'Immaculée Conception dans le dos. Elle coûta une fortune, mais rien ne lui semblait assez beau pour le Bon Dieu, et pour Elle !

Si le saint Curé vivait aujourd'hui et s'il avait connaissance des "petites demandes" du Ciel, avec quel zèle embrasserait-il la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie ! Avec quelle force la prêcherait-il et quelles supplications élèverait-il vers le Ciel ? Un jour, un paroissien lui demandait :

« Monsieur le Curé, pourquoi parlez-vous si bas lorsque vous priez et si fort lorsque vous prêchez ?

– C'est que, pendant que je prêche, je parle à des sourds ou à des gens qui dorment, mais quand je prie, je parle au Bon Dieu qui n'est pas sourd. »

Le passage, très apprécié, au musée de cire, puis la station eucharistique à la chapelle de la Providence, enfin la visite, toujours attendue, du presbytère, où derrière « cette secrète beauté des choses anciennes », se laisse entrevoir le mystère du cœur d'un saint, acheva de nous persuader de nous mettre à son école, avec ce bouquet spirituel que nous offrit frère Guy en racontant la vision de la Sainte Vierge qu'eut Étienne Duriez au presbytère du saint Curé :

« Ma bonne Mère, emmenez-moi donc au Ciel.

– Plus tard.

– Ah ! il en est temps, ma Mère !

– Vous serez toujours mon enfant, et toujours je serai votre Mère. »

DERNIÈRE MINUTE :

LE "GRAND RETOUR" AUX ANTILLES

Il y a soixante-quinze ans, Notre-Dame effectuait son "grand Retour" à la Guadeloupe et à la Martinique. Des amis phalangistes en ont retrouvé le souvenir encore vivant et ont voulu nous en faire part, avec d'autant plus de ferveur que, là-bas, nos livrets de dévotion réparatrice connaissent un petit succès.

Le 24 décembre 1947, la statue de Notre-Dame de Boulogne débarquait officiellement à Pointe-à-Pitre, au milieu d'une incroyable liesse populaire, avant de faire le tour de l'île, selon le cérémonial en usage dans la métropole : d'une paroisse à l'autre, le char de la Vierge, précédé des étendards de Jehanne et de Thérèse, était escorté d'une foule priant le chapelet, chantant à tue-tête "*Chez nous, soyez Reine*", souvent les bras en croix et les pieds nus. À l'arrivée, c'était les confessions, la veillée mariale et la messe de minuit au cours de laquelle était renouvelée la consécration au Cœur Immaculé de Marie. Partout, cascades de fleurs, de palmes, de guirlandes, d'arcs de triomphe, au cours de cérémonies grandioses.

De mars à mai 1948, elle parcourut la Martinique. L'arrivée de nuit à Fort-de-France sur son bateau entouré d'une flotille de voiliers fut féérique. « *Mi-Y, Mi-Y Ka rivé, la voici, la voici !* » Pour tous, c'était la Vierge Marie qui descendait du Ciel, pour visiter ses enfants. Puis, à la demande de l'évêque, Mgr de la Brunelière, elle resta dans l'île. Les dons collectés à son passage servirent à construire une église, au Josseaud, placée sous son patronage. La Vierge du Retour y trône toujours dans le chœur de l'église.

« Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : "Marie est la Reine de l'univers, particulièrement de la France", et les enfants s'écrieront avec joie et transport : "et de chaque personne en particulier". » Cette vision prophétique enthousiasmait la voyante de la Rue du Bac, sainte Catherine Labouré.

En écho, sœur Lucie de Fatima la voyait franchissant toutes les frontières : « Je vois dans ces brancards de procession comme une annonce de beaucoup d'autres qui ont porté la statue de Notre-Dame et l'ont amenée jusqu'aux limites de la terre, dans le sens où Jésus-Christ a dit à saint Pierre : "*J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.*" (Lc 22, 32) En tant que céleste Messagère et Souveraine du monde entier, elle pourrait aussi nous dire : "*J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, mais qu'elle grandisse et augmente toujours. C'est pour cela que je suis venue. Dieu m'a envoyée comme Bergère et Guide, Mère et Protectrice, pour veiller sur le troupeau du Seigneur ; voilà pourquoi, représentée par ma statue, je parcours toute la terre, les mers et les airs, à la recherche de la brebis perdue.*" »

(père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.

" TOQUADE "



UNE de plus... Il y avait eu saint Louis-Marie Grignion de Montfort, saint Maximilien-Marie Kolbe, saint Jean Bosco, sainte Louise de Marillac et quelques autres encore, tous serviteurs, apôtres, prophètes ou précurseurs de Marie Immaculée. Or, voici

que nous sommes de nouveau en train de prendre feu et flamme pour l'un de ses chevaliers servants, champion de sa Médiation universelle et le héraut de la Croisade eucharistique.

En fait, cela couvait depuis longtemps et un observateur familial de nos communautés aurait pu deviner que l'incendie prendrait un jour ou l'autre. L'étincelle qui l'a déclenché fut notre pèlerinage de réparation à Anvers, le mois dernier, qui fut l'occasion de replacer sous le feu des projecteurs notre cher abbé Édouard Poppe (1890-1924). Aussi, lorsque nous avons célébré sa mémoire liturgique, le 10 juin, frère Bruno n'y a plus tenu. Pour que tous les abonnés de logia puissent partager notre "toquade" et attiser au contact de ce prêtre flamand cœur de flamme leur amour du Cœur eucharistique de Jésus et Marie, il nous raconta en lecture spirituelle son apostolat populaire auprès des enfants, en paroisse ouvrière, à Gand, puis, lorsque la maladie le retint dans sa chambre, par ses articles dans le bulletin de la Croisade eucharistique flamande :

« Chers Croisés, d'emblée je vous appelle de votre nom. Soldats de la Croisade, soldats de Jésus-Christ.

« Lorsque les Allemands attaquèrent notre roi, cent mille garçons se sont mobilisés et sont morts pour lui. Le démon, les hommes méchants, les mauvais enfants attaquent Jésus ; qu'allez-vous faire ? Ne voulez-vous pas devenir soldats de Jésus et combattre pour Lui ? Presque personne sur terre ne L'aime. Aimez-Le, vous croisés, aimez-Le pour deux. Devenez les pages, devenez les épouses du Saint-Sacrement. Dieu le veut ! Oui, amis, Dieu le veut ! En avant ! » (2 mai 1920)

En attendant que notre frère Edward écrive une biographie complète de son saint patron, nous pouvons vous renvoyer aux merveilleuses conférences de frère Pierre qui nous montrent dans ce saint prêtre un véritable précurseur de notre Père l'abbé de Nantes (sur la VOD, *LE BIENHEUREUX ÉDOUARD POPPE*, N 29).

FÊTE-DIEU.

À l'école de ce saint, nous étions bien préparés à célébrer avec ferveur la solennité du Saint-Sacrement, le lendemain 11 juin. Après une messe en paroisse, que notre présence et nos voix contribuèrent à rendre

plus solennelle – pour la plus grande joie du célébrant et de l'assistance –, nous retournâmes à la maison Saint-Joseph pour porter en triomphe Jésus-Hostie à travers le parc. Avant de partir en procession, frère Bruno nous adressa quelques mots tout empreints du savoureux réalisme eucharistique du bienheureux Édouard Poppe, si semblable à celui de notre Père :

« Jésus dans l'ostensoir, c'est Jésus qui sort de son silence, de son tabernacle et qui nous redit son amour qu'Il nous a dit ce matin en nous donnant son baiser par la communion et en demeurant dans notre cœur. »

Or, chez des disciples de l'abbé de Nantes comme pour l'abbé Poppe, la dévotion conduit à la Croisade, eucharistique et mariale : *« Qu'allons-nous faire ? interroge frère Bruno. Partir en campagne... Partir en guerre ? Mais oui ! À la manière de l'armée de Jeanne d'Arc. Au bout de notre chemin, il ne nous sera pas demandé de donner l'assaut avec des armes de guerre, mais seulement avec notre chapelet en main. »*

Ainsi, nous étions bien en union avec nos pèlerins du Mont-Saint-Michel, qui imploraient au même moment le secours du Prince des phalanges célestes contre les ennemis de l'Église et de la Patrie.

DEUXIÈME APPARITION DE NOTRE-DAME DE FATIMA.

Précisément, le lendemain soir, frère Bruno fit écho à l'exhortation adressée par frère Benoît aux pèlerins de l'Archange, nous rappelant les grandes intentions qui nous précipitent aux pieds de la Reine des Anges : menace de guerre nucléaire, au moment où les États-Unis craignent la perte de leur suprématie mondiale ; danger de l'expansion des erreurs de la Russie, par une Chine plus forte que jamais, mais aussi par une Russie qui n'en est pas encore bien convertie ; péril, surtout, d'une Église à moitié en ruine, menacée d'une destruction totale, synodale.

Ce soir-là, dans tous nos ermitages comme dans son sanctuaire de la Cova da Iria, c'était au tour de la statue de la Vierge de Fatima de parcourir ses domaines du haut de son brancard, parmi les cierges et les bannières, sous les acclamations et les chants de ses enfants. Toute la journée du 13, elle trôna au milieu du chœur de notre chapelle, en souveraine. Et le soir, avant de lui dire adieu, frère Bruno revint avec insistance sur la nécessité de nous consacrer au Cœur Immaculé de Marie, d'embrasser la dévotion réparatrice pour obtenir le don divin de la paix : *« Nous ne pouvons prendre de repos tant que nous n'aurons pas réussi à arracher cette grâce au Cœur de Dieu par l'entremise du Cœur Immaculé de Marie »*, s'écriait déjà sœur Lucie le 19 juin 1967, au moment de la guerre des Six Jours.

SOLENNITÉ DU SACRÉ-CŒUR.

Le dimanche suivant, nous devions accomplir notre troisième procession en huit jours. Sans compter les marches de nos pèlerins de Notre-Dame du Dimanche et de Notre-Dame d'Ars !

Nous avons profité du zèle d'un bon prêtre qui n'hésita pas, entre ses messes paroissiales du matin et du soir, à faire près de cinq cents kilomètres pour célébrer à la maison Saint-Joseph la grand-messe du Sacré-Cœur et donner pour la première fois Jésus à sept petits cœurs tout purs. C'était déjà le grand souci de l'abbé Poppe, disciple de saint Pie X, comme nous le rappela frère Bruno dans son sermon de l'après-midi : *« Ces petits, dit l'abbé, Jésus les aime passionnément. Ils sont ses préférés et c'est pourquoi nous devons les amener à Lui avant qu'un seul germe de vice ait pu prendre racine dans leur cœur. »*

Comment nos enfants pouvaient-ils mieux répondre à son amour, ensuite, qu'en lui jetant des fleurs tout au long des allées du parc ? Il ne fallut pas moins d'une vingtaine de nos sœurs pour canaliser leur dévotion ! Et comment mieux réveiller la grâce de la communion du matin, ou l'anticiper pour les plus jeunes, qu'en donnant leur plus tendre baiser à Jésus-Hostie dans l'ostensoir, à l'issue du Salut du Saint-Sacrement ?

Frère Bruno avait achevé son sermon en comparant la soumission héroïque à l'autorité épiscopale, même injuste, de l'abbé Poppe et de l'abbé de Nantes : *« Je préfère le moindre acte d'obéissance à mon évêque à toutes les bonnes œuvres du monde »*, déclara le premier alors que ses œuvres apostoliques lui étaient arrachées ; *« C'est le bon chemin de la Croix. OBEDIENTIA IN DILECTIONE »*, nous recommanda le second, en 1996, en partant en exil selon le diktat de Mgr Daucourt.

« Quand notre bien-aimé Père nous a quittés définitivement, pour le Ciel, nous avons beaucoup pleuré, conclut notre frère. Mais la consigne est toujours la même, plus que jamais, avec notre Père maintenant en bonne place auprès du trône de Dieu pour y accomplir sa vocation de "louange de gloire" en intercédant pour nous, ses enfants. »

Quelques jours plus tôt, le 14 juin, il y avait été rejoint par notre ami le chanoine Henri Bachelet. Lui-même a pratiqué tout au long de sa vie centenaire cette obéissance à l'Église dans une charité souriante : *OBEDIENTIA IN DILECTIONE*.

Ses longues années de retraite ont été remplies par son dévouement auprès de nos communautés et de nos familles phalangistes. Prises d'habit et vœux

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ **CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022.**

JUIN 2023

- PC 87. 23. LE SALUT PAR LA
CONSÉCRATION DE LA RUSSIE.
- 24. À LA FIN.
- 25. VERS LE PÈRE.

perpétuels, premières communions, professions de foi et fiançailles... Peu à peu, il en était venu à nous adopter tous pour ses neveux, petits et arrière-petits-neveux, lui qui en comptait déjà tant !

“Monsieur le Chanoine” est demeuré auprès de nous, pendant près de vingt ans, le garant de la sollicitude maternelle de l'Église et de notre attachement à sa hiérarchie. Nous reviendrons dans le prochain numéro sur l'itinéraire exemplaire de ce serviteur de l'Église dévoué et modeste. Frère Bruno a tenu à ce que nous contribuions de tout notre possible à embellir la cérémonie de ses funérailles, le jeudi 22 juin. Aux côtés de sa famille, la Permanence Charles de Foucauld fut au rendez-vous, témoignant du rayonnement de ce bon prêtre. Ce fut un petit triomphe, pour le plus grand réconfort de ses confrères du clergé parisien !

Notre cher “tonton Henri” a été si souvent l'aumônier de nos camps que nous comptons sur son aide pour organiser ceux de cet été, spécialement pour permettre à nos enfants d'assister à la messe quotidiennement. Dans le désert spirituel français, ce privilège devient rare ! Quant à nourrir les intelligences et les corps, toutes les communautés s'y préparent, motivées par cette résolution de l'abbé Poppe que nous a indiquée frère Bruno : *« Je travaille pour Jésus et Marie et ne pense pas plus loin. Je veux que Jésus règne, que les enfants de Marie deviennent de plus en plus nombreux, serais-je moi-même son esclave le plus abject. »*

Cette résolution pourrait aussi servir de lumière pour les retraitants qui suivront les exercices spirituels de saint Ignace prêchés par notre Père, à la maison Saint-Joseph, du 10 au 15 juillet. C'est le moyen de conversion le plus efficace que nous offre l'Église pour nous engager sur le chemin du Ciel, chacun selon sa vocation et avec l'aide de l'Immaculée.

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.